

Université de Toulouse 2 – Jean Jaurès

Département de Documentation, Archives, Médiathèques et Édition

Mémoire de M2 EIE

L'édition de textes de femmes anarchistes du début du 20^e siècle

Pratiques et principes

Étudiante : Corinne Chambers (20906406)

Directrice de recherches : Nicole Le Pottier

Assesseur : Franz Olivié

Remerciements :

Je souhaite remercier ici toutes les personnes qui ont permis l'écriture de ce mémoire. Tout d'abord l'équipe du CIRA de Lausanne pour leur accueil chaleureux ainsi que la famille de Vargas pour son hébergement. La liste des personnes, connues et anonymes, qui ont aidé au projet, parfois depuis plusieurs années. En particulier Molly et Lexi de AK Press, Oliver, James, Dek, Jamie, Andy, Tom (les deux), David, Marie, Céline, Yves, Mike, Malcolm Archibald, Jesse Cohn et tou-tes les autres. « [L]eur tranquille courage, leur sens de la solidarité, leur aptitude à ne jamais réagir ou se conduire en salauds ont fait autant, sinon plus, pour mon réconfort et mon renforcement dans les idées libertaires que tous les beaux discours entendus à de beaux meetings ». Je souhaite également remercier l'équipe du secrétariat du DDAME pour leur aide face à mon inaptitude face aux démarches administratives et ma directrice de recherches pour avoir accepté d'encadrer ce projet. En dernier lieu je souhaite remercier ma famille, Adrien, Wash et Scruffles pour leur soutien durant la période d'écriture de ce mémoire.

Table des matières

Introduction.....	3
Une histoire des femmes dans l'édition anarchiste.....	3
Les femmes anarchistes historiques dans la production éditoriale aujourd'hui.....	5
Pistes pour le dépassement des écueils soulevés.....	8
1. Organisation féministe et émancipatrice.....	9
2. (Ré)édition d'un corpus de « classiques » oubliés.....	9
I. Mise en œuvre féministe et anarchiste d'une politique éditoriale.....	12
1. L'Édition et son monde.....	12
1. La recherche de profits de l'édition commerciale.....	12
2. Essayer de gagner sa vie grâce à l'édition commerciale : les grands dilemmes d'Alexandre Berkman.....	13
3. L'élitisme de l'édition universitaire.....	16
4. Les contradictions de l'édition « indépendante ».....	17
5. La (micro-)édition militante : principes et réalités.....	22
2. Se situer dans une industrie.....	23
1. Prendre forme et prendre position.....	23
2. Travailler avec les autres acteurs de la chaîne du livre.....	24
3. Travailler avec les auteurs.....	29
3. Questions éthiques.....	30
1. Les nécessités économiques.....	30
2. Objectifs anarcha-féministes.....	34
II. Accumulation de classiques/de thèmes.....	36
1. L'édition comme machine à légitimation/dé légitimation.....	36
1. Canonisation – Oublier et rendre invisible.....	36
2. S'attaquer au rapports de pouvoir.....	37
2. Élaboration d'un corpus.....	38
1. Textes théoriques et biographies.....	38
2. Autobiographies.....	39
3. Romans.....	40
3. Penser les histoires plurielles.....	41
1. Autodidactisme.....	41
2. Histoire par en bas, histoire populaire, histoire orale.....	41
4. Historiographie anarchiste, points de vue féministes, queer, post-coloniaux, l'édition comme chaînon de production du savoir féministe et anarchiste.....	42
III. Projet éditorial.....	44
Conclusion.....	47
Annexes.....	48
Extrait des “ Thèses sur la communauté terrible ”, Tiquun, 2001.....	48
Extrait de “ (Re)membering women and (re)minding men : the gender politics of anarchist history ”. Judy Greenway, 2010.....	50
Annexe 3 : Table des matières provisoire Forgotten anarchism (circa 2013).....	54
Annexe 4 : Traduction d'un chapitre du livre de Dorothy Gallagher sur Carlo Tresca (2013)....	62
Annexe 5 : Deux traductions et une bibliographie pour une brochure pour le CIRA de Lausanne sur les femmes et les luttes anti-carcérales (2016).....	68
Annexe 6 : A (W) Baader, Dulce et decorum est.....	79
Bibliographie.....	81
Le Monde de l'édition.....	81
Questions d'organisation.....	82

Historiographie et construction des savoirs.....	82
Sur les femmes anarchistes.....	83

Introduction

Afin d'étudier la place et les représentations des femmes dans l'édition anarchiste, il convient en guise d'introduction de dresser quelques points de référence d'abord sur le mouvement anarchiste historique puis sur les pratiques éditoriales depuis la fin du 20^e siècle. Cela nous permettra de définir quelques problèmes autour de cette question ainsi que quelques moyens qui semblent y remédier.

Une histoire des femmes dans l'édition anarchiste

L'édition anarchiste a une longue histoire : dès le 19^e siècle, la propagande écrite sous forme de livres, mais surtout de brochures et de journaux, est essentielle pour le mouvement anarchiste, comme pour le reste du mouvement ouvrier de l'époque. Les femmes jouent un rôle très important dans ces premiers journaux et maisons d'édition.¹ Ce rôle des femmes dans la presse anarchiste est intéressant à observer de façon critique : des témoignages font état de la division genrée du travail² et de la silencieuse des femmes³ dans le milieu anarchiste. Si le milieu anarchiste peut être une voie que certaines femmes choisissent pour leur émancipation des normes sociales et de genre⁴, il est néanmoins traversé par les rapports de pouvoir entre groupe dominants et dominés et, en particulier ici, par les dynamiques du patriarcat. D'une part, la socialisation des femmes leur donne un accès

1 En Angleterre, en 1886, Charlotte Wilson fonde *Freedom* et la maison d'édition Freedom Press, et les sœurs Rossetti sont à l'origine de *The Torch* en 1891. En France, Anna Mahé fonde *l'anarchie* en 1905 qui est ensuite repris par Rirette Maitrejean, et Marie Kügel fonde *L'Ère Nouvelle* en 1901. Aux États-Unis, Emma Goldman fonde *Mother Earth* en 1906 et Lillian Harman *Lucifer, the lightbearer* en 1883. En Espagne, en 1898, Soledad Gustavo fonde la *Revista Blanca*, qui est ensuite rejointe par sa fille Federica Montseny. En Argentine, des femmes anarchistes fondent *La Voz de la Mujer*, en 1896, le premier journal anarchiste par et pour des femmes. En Chine, He-Yin Zhen fonde *La Justice naturelle*. Au Japon, Ito Noe édite le journal *Seitō*.

2 Maitrejean, Rirette, *Souvenirs d'anarchie* « J'avais à prendre une étiquette. Serais-je individualiste ou communiste? Je n'avais guère le choix. Chez les communistes, la femme est réduite à un tel rôle qu'on ne cause jamais avec elle, même avant. Il est vrai que chez les individualistes, ce n'est guère différent. » p.15 « Rirette, fais-nous la cuisine », p. 38 ; « Il réclame du thé et du café. C'est contraire à tous les principes. N'importe, je lui en fais... », p. 39.

3 Maitrejean, Rirette. *Souvenirs d'anarchie*, p. 35 :

« – Oh! ces femmes! gronde Callemin. Ce qu'elles compliquent une vie! [...] »

Callemin rage:

– Laisse-la donc se débrouiller, dit-il à son ami; elle nous embête, à la fin.

La Vuillemin proteste. Une colère folle s'empare de Raymond-la-Science, et se tournant vers Garnier [...]:

– Octave, implore-t-il, permets-moi de lui flanquer mon pied au... [...]

– Une partie de canot? propose Carouy.

– Volontiers, répondent les deux hommes.

En anarchie, il est rare que l'on demande l'avis des femmes. »

4 Steiner, Anne. « Les Militantes anarchistes individualistes: des femmes libres à la Belle Epoque » ; Hélène Bowen Raddeker. « Resistance to Difference: Sexual Equality and its Law-ful and Out-law (Anarchist) Advocates in Imperial Japan » ; Rirette Maitrejean. *Souvenirs d'anarchie* ; p. 71-72 : « Et d'où me vint le goût de la liberté? Comme tous mes camarades, d'une contrainte que voulurent m'imposer les miens. [...] M]a mère voulut me marier contre mon gré. [...] C'était une réaction contre l'étouffement social que faisaient alors régner des principes trop étroits. »

restreint et orienté à l'éducation et à la culture⁵. D'autre part, le mouvement ouvrier et syndical a un certain nombre de points de vue misogynes, qui considèrent les femmes d'ouvriers comme des briseuses de grèves qui démoralisent leur mari et les ouvrières comme une main d'œuvre concurrente⁶.

Ces points de vue sont combattus de l'intérieur, avec par exemple le développement au sein du mouvement syndicaliste et anarcho-syndicaliste de journaux à destination des ouvrières et femmes d'ouvriers : Margarethe Faas-Hardegger devient éditrice de *L'Exploitée* en Suisse romande et Milly Witkop-Rocker s'occupe du journal *Der Frauen Bund* pour la FAU en Allemagne. Cependant, Margarethe Faas-Hardegger va vite démissionner à cause du manque de ferveur révolutionnaire de la confédération syndicale. Un éditorial de *L'Exploitée* soutient que le rôle des femmes dans le milieu syndical est d'assurer qu'il ne tombe pas dans la cooptation et la création d'une aristocratie ouvrière, les femmes étant des « autres » dont la situation de double oppression empêche les tentatives de récupération auxquelles les syndicats suisses sont accusés de succomber⁷. Les Frauenbünde et leurs journaux, quant à eux, n'ont une existence qu'éphémère et précaire à cause, entre autres, du manque d'investissement des hommes du syndicat et leurs attentes sur ce pan de la propagande sans communes mesures avec les résultats attendus et obtenus de la propagande générale (c'est-à-dire : à destination des hommes ouvriers)⁸.

Cependant, les presses anarchistes sont des milieux où le travail de typographie, de rédaction et d'édition est réparti entre tous les membres de l'équipe et de ce fait il s'agit là d'un des biais par lequel les femmes gagnent accès aux métiers du livre, non sans polémique : en 1913 éclate l'affaire Couriau. À Lyon, le syndicat des typographes nouvellement affilié à la CGT non seulement refuse l'adhésion d'Emma Couriau, typographe anarchiste, parce qu'elle est une femme, mais exclu également son mari parce qu'il « laisse » son épouse exercer le métier de typographe et dévalue ainsi la profession.⁹ Si une grande partie des anarchistes semble se rallier aux Couriau, cela est sûrement dû à leur sympathie idéologique envers eux plutôt qu'une prise de position féministe. Les anarchistes restent très méfiants et hostiles envers les ingérences d'organisations féministes de collaboration de classe dans les organisations du mouvement ouvrier.

Un grand nombre de femmes rédigent beaucoup d'articles pour faire vivre ces journaux anarchistes

5 Pelletier, Madeleine. « Les facteurs sociologiques de la psychologie féminine ». *La Revue socialiste*, mai 1907, p 508-518.

6 Faas-Hardegger, Margarethe. « L'organisation des ouvrières en Suisse » et « Le rôle moral des femmes dans le mouvement ouvrier », *L'Exploitée*.

7 « Le rôle moral des femmes dans le mouvement ouvrier », *L'Exploitée*, 1907.

8 Witkop-Rocker, Milly. « Die Notwendigkeit der Frauenbünde » *Der Frauen-Bund*, 1925.

9 Au sujet de l'affaire Couriau : Liszek, Slava. *Marie Guillot : De l'émancipation des femmes à celle du syndicalisme*.

et anarcho-syndicalistes. Cependant, dès le départ, les brochures et les livres restent de façon disproportionnée des œuvres d'hommes, sauf en ce qui concerne le féminisme, l'amour libre et la contraception, où une plus grande place (relative) leur est accordée¹⁰.

Les femmes anarchistes historiques dans la production éditoriale aujourd'hui

Les articles de presse écrits par des femmes font très rarement l'objet d'éditions en livre ou en brochure et ainsi tombent assez vite dans l'oubli des archives¹¹, et avec eux, souvent, le nom de leurs auteures. Les sources secondaires semblent rarement y faire référence. Il existe ainsi aujourd'hui une vaste majorité d'anarchistes qui peinent à nommer plus de deux ou trois femmes anarchistes historiques (généralement parmi Louise Michel, Voltairine de Cleyre, Emma Goldman et Federica Montseny). Ce sont en effet ces noms-là qui sont invoqués peu importe leur pertinence par rapport au sujet traité¹².

Les femmes anarchistes ont également eu une place dans l'édition grâce à leurs autobiographies. Ces autobiographies étaient souvent éditées en dehors du mouvement et souvent perçues de façon hostile. Ce sont des textes qui présentent souvent une trajectoire centripète avec une forme de rédemption ou d'équilibre retrouvé dans les derniers chapitres. Les motivations de leur écriture sont souvent d'ordre économique (besoin d'argent après un séjour en prison). Les raisons de leur publication est souvent le sensationnalisme et le goût du public pour ces textes perçus comme sulfureux, plutôt que la contre-propagande. Nous sommes redevables aux féministes depuis la seconde vague d'avoir fait un travail théorique conséquent sur l'importance des écritures autobiographiques de femmes et les limites des catégories d'écritures dites « de femmes ».

L'intérêt pour les femmes anarchistes passe souvent par des biographies, sous la forme de monographies ou incorporées dans des collections mixtes ou exclusivement de femmes, bien plus que par l'édition de leurs écrits. Ces biographies portent parfois l'héritage des récits de vies de femmes à scandales qui marquaient les romans du 19^e, avec certaines formules consacrées telles que « belles et rebelles », etc. Aujourd'hui, les biographies se veulent souvent plus historiques et comportent même parfois en annexe des textes de ces femmes. Dans certains cas, ce peu de place

10 On peut noter comme exemple les nombreuses brochures de Jeanne Humbert, Madeleine Pelletier, ou encore Madeleine Vernet.

11 Il existe bien sûr des exceptions notables telles que, par exemple, la publication par Unrast Verlag d'articles parus dans la presse anarcho-syndicaliste féminine des années 1920/30.

12 Par exemple, la publication récente Philippe Pelletier, *Anarchie et cause animale*, qui invoque Louise Michel et ignore les femmes anarchistes ayant fait de la cause animale un sujet fondamental de leur pensée telles que Clara Wichmann ou Marie Huot.

consacrée à leurs écrits est une nécessité. Par exemple, dans le cas de la biographie par Malcolm Archibald de Maria Nikiforova, le manque de sources fait que le seul texte disponible reproduit est d'une importance assez mineure dans la vie de Nikiforova. Il y a également des biographies qui échappent à ce travers et dans lesquelles une place très importante est donnée aux écrits de la personne, par exemple, le livre d'Andrea Parkieser au sujet de Leda Rafanelli propose pour chaque chapitre des extraits de ses différents articles et romans.

Cette mise à l'écart des écrits de femmes, qu'ils relèvent de l'analyse, la théorie ou le témoignage, influencent la perception du mouvement anarchiste vu comme l'œuvre d'hommes et qui ne se serait ouvert aux femmes que vers la fin du vingtième siècle. Cette perception est véhiculée par de nombreux livres édités aujourd'hui par des éditions anarchistes qui ignorent ou qui « s'efforcent » de trouver des femmes de qui parler et expliquent leur difficulté par le sexisme d'une époque révolue. Il faudrait là aussi étudier la manière dont les femmes sont introduites dans différents ouvrages.

Cependant, il faut reconsidérer ce problème : les femmes anarchistes de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle sont pléthores, dans tous les pans du mouvement anarchiste et dans tous ses rôles. Même si on ne considère que celles qui ont écrit et dont les écrits nous sont parvenus, la quantité de textes exploitables donne le vertige, même s'il est vrai que ce corpus ne représente pas fidèlement les militantes libertaires de l'époque (l'accès à la publication et à la conservation des ouvrages reproduit des phénomènes de silenciation sur des bases de classe, éducation, race, langue). Le problème ne vient donc pas tant de l'époque étudiée mais du travail des historienNEs et éditeur-trices depuis lors, toujours influencé par des dynamiques patriarcales, à de rares et précieuses exceptions près.

Ces dynamiques sont quasiment toujours inconscientes et diffuses, même si des cas de politiques misogynes assumées existent. Elles s'expriment parfois par des comportements qui semblent en eux-mêmes anecdotiques. On retrouve par exemple l'utilisation systématique du prénom pour se référer à une auteure femme dans le corps d'un texte. Parfois, cette pratique est liée au fait que de l'existence d'un époux souvent mieux connu, comme pour le cas de Moa Martinson, écrivaine prolétarienne suédoise qui a été mariée à Harry Martinson. En cela elle participe à la création d'une identité relationnelle, phénomène courant pour les femmes (« femme de » ; « compagne de » ; « fille de »). Hélène Bowen Raddeker note la publication de l'œuvre d'Ito Noe en tant que dixième volume des « Œuvres de Osugi Sakae »¹³, par exemple. Parfois cette pratique ne se justifie pas par une logique relationnelle, on notera la réflexion d'Éric, du collectif éditorial Smolny, dans un mail

13 Hélène Bowen Raddeker « Anarchist women of Imperial Japan : Lives, subjectivities, representations », *Journal of Anarchist Studies*, vol. 24, n°1, Lawrence and Wishart, 2016 p.24.

interne du 18 mars 2016, au sujet de Rosa Luxembourg : « Le fait est qu'il n'y avait pas de raison de s'inquiéter pour la publicité et l'intérêt de ce nouveau spectacle sur "Rosa" (tous ces gens sont très intimes avec "Rosa" visiblement) ! Télérama trouve tout cela "beau" et "lyrique"[...] ! Tellement mieux à n'en pas douter que les textes de RL elle-même ! ». On trouve ici non seulement une interrogation sur l'utilisation systématique du prénom pour désigner une femme révolutionnaire mais également une indication sur la tendance des « récits de vie » des femmes révolutionnaires à se substituer à la connaissance de leur œuvre.¹⁴

Les efforts pour remédier au problème sont souvent naïfs et relèvent d'une logique de « tokenism » assez évidente et remettent rarement en cause la sectorisation des auteures femmes dont les écrits sur les questions économiques ou historiques sont souvent ignorés au profit de leurs textes sur l'éducation, la contraception, le droit des femmes ou la famille. Ces questions font elles-même l'objet d'une dépréciation qui est finalement la conclusion logique de cette sectorisation. Il faut noter que quelques textes remettent cependant en cause cette sectorisation de façon intéressante¹⁵.

Les initiatives (conscientes ou non) pour remédier à cet état de fait ne semblent pas seulement manquer quantitativement, mais pèchent également qualitativement. Mal pensée, l'édition de femmes anarchistes fait l'effet d'une recherche de cautions qui assureraient le féminisme de l'éditeur-trice ou de l'auteur-e, ou de recherche de sensationnalisme fonctionnant sur des présupposés sexistes. Sans compter l'instrumentalisation politique, dont l'ouvrage de Guillaume Davranche *Trop jeunes pour mourir : ouvriers et révolutionnaires face à la guerre (1909-1914)* offre un exemple caractéristique. Après avoir très largement ignoré les femmes dans son exposé de différents mouvements de l'anarchisme (ou les avoir à peine mentionné comme addendum à leurs partenaires sexuels ou compagnons de vie, tout en taisant leur rôle dans l'édition et la presse entre autre choses), Davranche réorganise dans son chapitre « La FCA et les femmes » l'histoire des femmes dans le mouvement ouvrier et dans le mouvement anarchiste pour montrer la FCA, organisation de l'époque la plus proche des convictions qu'il défend par ailleurs, comme une organisation formidablement féministe pour son époque.

Une majeure partie des chercheurEs et historienNEs de l'anarchisme sont des autodidactes investis dans le mouvement lui-même. C'est une richesse qui peut les aider à mieux comprendre et retranscrire des expériences marginales souvent caricaturées par les historienNEs marxistes ou dits « libéraux ». Il est intéressant de lire des histoires écrites avec suffisamment de bienveillance pour

14 Note sur la BD de Verso ?

15 Par exemple, Elizabeth Gurley Flynn, dans sa brochure sur le sabotage industriel pour l'IWW en 1917 dédie une partie à la question de la contraception comme sabotage de la reproduction sociale nécessaire au capitalisme.

ne pas déclarer l'irrationalité des protagonistes¹⁶. Ceci dit, certains désaccords idéologiques au sein du mouvement peuvent se retrouver dans le rapport aux histoires qui peuvent être écrites pour appuyer les thèses des auteurEs. On peut par exemple comparer deux biographies de Rirette Maitrejean : celle d'Anne Steiner et celle de Lou Marin. Alors que le travail d'Anne Steiner porte la trace de ses préoccupations de recherche habituelles (RAF, « bandits tragiques », anarchistes individualistes, émeutes de Paris et sa banlieue à la Belle Époque), le travail de Lou Marin insiste bien plus fortement sur les critiques de Maitrejean face aux actions de la bande à Bonnot, ce qui correspond à ses propres positions, partagées par la maison d'édition *Graswurzelrevolution*, en faveur de l'anarchisme non-violent. La réécriture de la biographie de Maria Nikiforova par Malcolm Archibald pour Mutines Séditions recadre l'histoire de sa vie et de son commandement d'une armée de partisanNEs en Ukraine après la révolution de 1917 pour lui donner un ton particulièrement insurrectionnaliste, avec en particulier la réédition dans le même volume de textes de Bonanno.

S'il n'est pas question sur ces questions de chercher à élaborer une vérité unique et objective, il faut faire attention de ne pas déformer les propos et le sens des actes des femmes anarchistes à des fins de propagande. Les règles générales énoncées en 1901 dans la chanson *Le Triomphe de l'anarchie* de Charles d'Avray nous donne une piste sur cette question : « Si l'énergie indique un caractère, / La discussion en dit la qualité, / Entends, réponds, mais ne sois pas sectaire, / Ton avenir est dans la vérité. »

Pistes pour le dépassement des écueils soulevés

Tout cela nous amène à notre problématique : comment penser la place, dans le paysage de l'édition aujourd'hui, d'une politique éditoriale qui prendrait à contre-pied ces tendances misogynes, s'interrogeraient sur les différents angles morts de l'édition anarchiste jusqu'à nos jours et accompagnerait le développement d'une historiographie anarchiste qui rendrait réellement compte des mouvements révolutionnaires sans les œillères de « l'histoire des Grands Hommes » ? Suivant le principe anarchiste de l'adéquation entre fins et moyens, cette réflexion doit porter autant sur la structure éditoriale, les relations de pouvoir formelles et informelles qui la traversent, que sur le fonds, c'est-à-dire les manuscrits qui sont sélectionnés par une politique éditoriale.

En premier lieu nous nous concentrerons donc sur la structure émancipatrice qui pourrait au mieux mettre en œuvre une politique éditoriale anarchiste et féministe. Dans un deuxième temps, nous interrogerons la canonisation de textes anciens oubliés qu'un tel projet porterait. De la synthèse de

16 Davide Turcato. « Introduction » in *Making sense of Anarchism*, Londres, Palgrave-MacMillan : 2012.

cette organisation et de cette interrogation des corpus de classiques, nous soulèverons en dernier lieu l'ouverture du champ éditorial à des ouvrages d'historiographie anarchiste et féministe qui n'ont pas forcément d'occasion d'être écrits ou de place dans le paysage éditorial actuel en France.

1. Organisation féministe et émancipatrice

Il nous faut d'abord penser une structure éditoriale capable de soutenir une telle politique éditoriale, qui corresponde au plus près à un certain nombre de principes libertaires, d'indépendance, de refus de parvenir, etc. Cette question se pose à la fois en interne et dans les rapports avec les personnes extérieures : auteurEs, imprimeurs, diffuseurs, libraires, etc. Cela s'articule par une association aux statuts juridiques minimalistes, accompagnés de nombreuses réflexions et guides de bonnes pratiques sur les rapports interpersonnels.

La question de la division des tâches est centrale : tout d'abord entre mandats politiques (choix éditoriaux) et exécution des tâches. Il est nécessaire de réfléchir aux différentes valeurs attachées à ces tâches. Il existe également une tendance à la répartition genrée des tâches qu'il faut étudier, avec des tâches traditionnellement déléguées aux femmes qui sont dévaluées même si elles restent essentielles.

Ces considérations vont au-delà de ce qui est traditionnellement mis en place dans l'édition anarchiste traditionnelle en ce qu'elles cherchent à davantage prendre en compte la kyriarchie, ou l'existence d'oppressions multiples et leurs conséquences dans la construction du savoir. Il s'agit donc de penser un projet qui porte cette question à la base, en partenariat avec des maisons d'édition anarchistes existantes qui souhaitent orienter leur catalogue dans ce sens là, ou qui vont dans ce sens là sans être spécifiquement anarchistes.

Cela mène à terme à une remise en cause de catégories d'usage répandues, telles que celles de théorie et pratique, questions générales et questions féministes ou féminines, textes scientifiques et textes littéraires, « vraie » édition et pratiques éditoriales perçues comme moins légitimes (auto-édition, zines, etc) ; et tentent de les rendre moins hermétiques ou binaires.

2. (Ré)édition d'un corpus de « classiques » oubliés

Il s'agit dans un premier temps d'avoir une approche que Judy Greenway qualifie de cumulative : publier et défendre des écrits « classiques » de femme au côté des classiques préexistants. Il s'agit principalement de monographies, ou recueils par auteures. Dans une liste non-exhaustive de suggestions, on peut définir quelques projets prioritaires facilement exécutables (articles en français et tombés dans le domaine public) tels qu'un recueil de Marie Kugel et Marie Isidine. D'autres

demandent davantage de travail mais nécessaire pour ne pas rester eurocentré : He-Yin Zhen, Ito Noe. On peut également noter la possibilité de contacter des auteurEs ou traducteurTRICEs qui ont leur propre projet en cours telle qu'une femme qui traduit en français les articles et écrit une biographie de Maria Occhipinti.

Certaines auteures ont laissé moins d'écrits, il est aussi intéressant de développer des anthologies thématiques, qui peuvent aussi permettre un mélange de différents types de textes, comme par exemple pour la brochure réalisée pour le CIRA sur les femmes et les luttes anti-carcérales. Ce travail commandé comme outil de discussion en mai 2016 reprend 3 textes récemment traduits autour d'une même thématique : un article de 1923 par Clara Wichmann, un extrait de l'autobiographie de Marie Ganz et un extrait du livre de Neal Shirley et Saralee Stafford.

Sur la base d'un travail réalisé en 2013 pour AK Press nous pouvons d'ores et déjà délimiter 6 grands recueils thématiques concernant la période 1895-1936, dont 3 peuvent être qualifiés de thèmes sur lesquels les femmes sont généralement exclues et 3 dont les thématiques sont plus volontiers considérées comme féminines (cf. Annexe : table des matières provisoire de *Forgotten Anarchism*). Le premier de ces ouvrages était censé sortir en Grande-Bretagne et aux États-Unis chez AK Press et en français dans une version un peu remaniée avec l'aide des éditions *Ni patries, ni frontières*.

Ces ouvrages doivent aider les chercheurEs autodidactes à mieux prendre en compte les écrits de femmes dans leurs travaux ultérieurs. Il est donc important que leur accès soit aisé. Lorsque cela est possible (absence de droits d'auteur), il est donc intéressant qu'ils soient librement accessibles sous forme de PDF. Il est cependant utile de penser en réaliser des tirages peu importants (moins de 500 ex.) pour les bibliothèques et centres de documentation spécialisés. Réaliser un tirage papier est aussi un moyen de créer des événements dans des librairies et autres.

Il ne faut pas oublier de baser notre réflexion sur les efforts louables déjà réalisés, parfois dans d'autres langues. Mikiso Hane a réalisé un travail important de traduction et d'édition d'écrits des femmes révolutionnaires japonaises. Les textes de l'anarchiste chinoise He-Yin Zhen ont par ailleurs été rendus accessibles en anglais par le travail d'un certain nombre d'universitaires féministes américaines. Il ne faut donc pas négliger les liens avec le mouvement féministe contemporain, même universitaire. De nombreux autres exemples donnent des clefs sur le développement de l'histoire populaire ou de l'histoire par en-bas, et plus généralement de nouvelles historiographies.

Au-delà de cette approche cumulative, Judy Greenway définit également d'autres approches

historiographiques anarcha-féministes. Une politique éditoriale doit donc englober des ouvrages qui développent et mettent en pratique les historiographies anarchistes qui correspondent au plus près à ses fins.

Davide Turcato questionne l'approche historiographique de l'anarchisme « qui tend à considérer ce mouvement comme étant défectueux de façon inhérente. En conséquence, la plus grande partie de cette historiographie peut se synthétiser en une seule assertion : les anarchistes étaient des perdantEs et c'était nécessairement le cas. L'anarchisme est décrit à son tour comme une idéologie morte, moribonde ou condamnée, selon l'échelle chronologique considérée, et la tâche de l'historienNE devient d'expliquer pourquoi il ne pouvait en être autrement.»¹⁷. Il distingue ensuite la distinction entre historiographie libérale et marxiste : « en contraste avec l'historiographie marxiste, qui s'empresse de sonner le glas de l'anarchisme, l'historiographie libérale lui souhaite une longue vie de mouvement perpétuellement en échec. »¹⁸.

La sphère anglo-saxonne a développé de nombreuses réflexions autour de l'historiographie anarchiste (Davide Turcato, Robert Graham, Shirley et Stafford, etc.), parfois aussi influencées par les *cultural studies*. L'Institute for Anarchist Studies est une institution autour de laquelle gravitent de nombreuxSES auteurEs. Celle-ci publie une revue (*Perspectives on anarchist studies*), une série d'ouvrages en partenariat avec AK Press et distribue chaque année des aides financières aux auteurEs et traducteurEs. Elle fait parfois l'objet de critiques, ainsi que l'« anarchisme post-moderne » qu'elle est supposée représenter, par exemple dans le journal allemand *Grasswurzelrevolution* ou dans l'ouvrage italien *Anarchist studies : Una critica degli assiomi culturali*.

La place des traductions risque d'être importante dans un premier temps, mais il est également important de créer des liens avec chercheurSEs francophones. Il existe déjà des travaux essentiels tels que ceux de Anne Steiner, Claire Auzias, Marianne Enckell, Hélène Finet ou Maëlle Maugendre.

En dernier lieu, cela nous amène à développer une réflexion sur l'édition comme maillon de la production et de légitimation du savoir.

17 « which tends to regard this movement as inherently flawed. Consequently, much of this historiography can be synthesized in one claim : anarchists were losers and necessarily so. Anarchism is described in turn as a dead, dying, or doomed ideology, depending on one's chronological scope, and the historian's task becomes to explain why it could not be otherwise. » Turcato, Davide. *Making sense of anarchism*, Londres : 2012, Palgrave-MacMillan, p. 1.

18 « in contrast with marxist historiography, which hastens to toll the bell for anarchism, liberal historiography wishes it a long life as a permanently unsuccessful movement. » Turcato, Davide. *Making sense of anarchism*, Londres : 2012, Palgrave-MacMillan, p. 2-3.

I. Mise en œuvre féministe et anarchiste d'une politique éditoriale

Il peut paraître étrange de commencer par traiter de la forme organisationnelle que prendrait un tel projet avant de traiter de son contenu. Cependant il faut établir que dans un projet anarchiste, fins et moyens sont confondus. Il y a une détermination matérialiste des livres produits par une maison d'édition donnée. Cependant, il ne faut pas nier la nécessaire créativité des individus. Et il ne faut pas non plus renoncer à des principes si la nécessaire mise en pratique n'est pas absolument parfaite. Dans la réalité d'un système basé sur la marchandise dans lequel nous vivons, les principes libertaires se heurtent toujours à l'ubiquité de la marchandise, malgré les quelques tactiques pour en freiner les effets les plus nocifs (gratuité, prix libre, etc.). Les rapports de pouvoir qui traversent la société se retrouvent également dans les relations au sein de tous les collectifs, quel que soit leur rejet formel des hiérarchies. Les anarchistes, féministes et anarchaféministes informent leurs pratiques de nombreuses réflexions et discussions permanentes visant lutte contre l'aliénation des différentEs intervenantEs, et ce que l'on peut appeler le rejet du Meneur, selon la formulation de Tiqqun (voir annexe).

Emma Goldman, dans son article sur les travailleurs intellectuels, n'hésite pas à classer les éditeurs parmi les capitalistes du monde du travail intellectuel. Cet article est bien sûr à contrebalancer avec sa propre activité d'édition, ou de propagande selon le terme de l'époque. Il est nécessaire dans un premier temps de formuler une typologie du secteur de l'édition et de ses rapports avec le féminisme anarchiste, de voir quels types de livres produisent différents secteurs éditoriaux et quelles critiques anarchaféministes ils peuvent soulever.

1. L'Édition et son monde

L'édition reste une institution patriarcale quasiment au sens de l'Ancien Testament. La figure de l'éditeur a quelque chose du pouvoir de dieu. L'établissement des textes, la distribution de la parole, le rejet des apocryphes dans les limbes de l'oubli et/ou de l'édition à compte d'auteurE sont des tâches d'Inquisiteur qu'elles soient individuelles ou collégiales. Avec l'arrivée de cette figure de l'éditeur sont apparues des formes de résistance à celui-ci. Inspirées souvent des pratiques qui l'ont précédé : artisanat, librairie.

1. La recherche de profits de l'édition commerciale

En 1999, André Schiffrin a décrit ce qu'allait finir de devenir l'édition comme secteur économique.

Le capitalisme a fini de financiariser ce secteur d'activité humaine dont le fonctionnement était resté au stade du capitalisme de l'ère industrielle, voire de l'artisanat. Le constat dressé par Schiffrin est lucide, mais il reste en-deçà d'une critique du capitalisme, ce qui amène à des solutions et propositions de réforme (aides de l'état) qui semblent anachroniques, insuffisantes et corporatistes. Il ne s'agit pas d'être défaitiste mais de mener des batailles que l'on peut gagner avec des moyens cohérents et des fins qui vont au-delà d'un retour à la situation idéalisée d'un passé plus ou moins proche.

La racine de plusieurs « problèmes » semble revenir au schéma économique de l'activité d'édition et au rôle central et prépondérant des distributeurs. Le fait que les profits tirés de l'existence des livres soient en grande partie tirés de leur transport de leur vente avec possibilité de retour et de leur stockage crée une situation qui rappelle celle de la comédie musicale de Mel Brooks, *Les Producteurs*.

Sur l'édition en général, généralités issues de *L'Édition, l'envers du décor*, de Martine Prosper : (sur)exploitation, hiérarchie à la fois économique et symbolique, division genrée du travail. Il est à noter que ces enjeux ne disparaissent pas dans de plus petites structures ou des structures militantes, où les pressions pour se sacrifier pour la cause sont plus fortes.

En dehors d'un ou deux classiques, les femmes anarchistes ne représentent que peu d'intérêt pour l'édition commerciale. On trouve cependant quelques cas intéressants. Dans la jeunesse l'envie de développer des héroïnes féminines et d'éduquer autour d'événements historiques amène quelques exemples intéressants. Livre pour enfants sur « Louise Michel, aux barricades du rêve » de Claude Heft pour Hachette jeunesse, avec un dossier documentaire sur le congrès anarchiste de St Imier.

Le développement de la collection « Communardes ! » chez Vents d'ouest semble être dans la même lignée. Le travail de recherche historique du scénariste est mis en avant pour faire valoir l'aspect éducatif des ouvrages, mais le marketing n'évite aucun cliché, de « la révolution n'est pas qu'une affaire d'hommes » à « belles et rebelles ».

Les femmes exceptionnelles ne peuvent être que des exceptions, l'édition politique ne peut être que « a somewhat distateful predilection »¹⁹.

2. Essayer de gagner sa vie grâce à l'édition commerciale : les grands dilemmes d'Alexandre Berkman

Une approche désincarnée du secteur de l'édition commerciale ne lui rend pas justice. L'édition est

19 Murray, Simone Elizabeth. *Mixed Media: Feminist presses and publishing politics in twentieth-century Britain*. Doctorat de Philosophie, University College London, 1999. p. 50.

un secteur commercial assez étrange, extrêmement protéiforme, reposant sur des personnalités typiquement atypiques. Au cours de l'histoire, cependant, les anarchistes ont souvent collaboré à des projets d'édition commerciaux pour gagner de l'argent. La situation de Berkman au début du 20^e siècle est assez parlante pour illustrer ce cas. A sa sortie de prison, où il a purgé une longue peine après sa tentative d'assassinat contre Frick, il refuse de vivre aux crochets du mouvement anarchiste, comme on peut lire dans son journal :

Moi aussi je dois chercher du travail, et pas seulement en chercher, mais trouver un emploi. Je ne peux pas vivre du mouvement. Cela me rend malade dans mon âme même. Le peu d'argent que j'ai emprunté est presque parti et la vie est si chère à N.Y. Le livre risque d'en souffrir mais j'ai un principe—ou est-ce seulement un sentiment, un instinct—la considération suprême. Si j'obtiens de l'argent grâce au livre, je dois donner beaucoup au mouvement. Une sorte de restitution. [...]

J'ai expliqué ce qui ne me satisfait pas dans le mouvement. La propagande futile. Je suis comme j'ai toujours été—je ne justifie et ne peut justifier de vivre sur le dos du mouvement, du moins pas pour moi-même. Un éditeur, etc., une personne qui donne constamment tout son temps peut y être justifié, ou obligé. Mais je ne donne pas tout mon temps. M[other] E[arth] n'est pas un quotidien, il ne paraît même pas toutes les semaines. Je ne le ferai pas. J'ai enseigné tout l'hiver, et maintenant je dois trouver du travail. Ce livre est très important, mais ce parasitisme est une considération plus importante. Le parasitisme peut exister même au sein du mouvement anarchiste.²⁰

Incapable de retrouver du travail de par son état de santé largement dégradé par 14 ans de détention, il cherche à vivre de divers moyens et devient un ce qu'on appelle aujourd'hui un « intellectuel précaire ». Les écoles libres inspirées de Francisco Ferrer lui offre des possibilités, ainsi que l'écriture de scénarios pour le cinéma naissant et la négociation de droits pour les représentations d'œuvres de théâtre russe, processus rendu difficile après la révolution bolchévique.

20 « I, too, must look for work, and not only look, but find a job. I can't live on the movement. It sickens me to the very soul. The little money I borrowed is almost gone, and life is so dear in N.Y. The book may suffer, but the principle is with me—or is it just a feeling, an instinct—the supreme consideration. If I get money from the book, I must give a lot to the movement. Kind of restitution. » (1 Diary Oct 4 1910)

« Explained my dissatisfaction with the movement. The futile propaganda. I am as of old—I don't and can't justify living on the movement, at least not for myself. An editor etc., one constantly giving his whole time, may be justified, or forced to it. But I don't give all my time. M[other] E[arth]. isn't a daily, not even a weekly paper. I won't do it. I was teaching all winter, and now I must find work. This book is very important, but this parasitism is a more weighty consideration. There can be such a thing as parasitism within even the An[archist] movement. » (1 Diary Oct 6 1910)

Mais le plus gros de son travail se trouve auprès d'éditeurs commerciaux, même si son propre travail ni trouve pas de place à l'époque (« Plusieurs éditeurs ont renvoyé le manuscrit. Je suppose que c'est trop radical pour eux ; le nom aussi n'est pas respectable. Nous devons le publier nous-mêmes. »²¹). Sa correspondance détaille différents projets : une biographie de Bakounine, pour laquelle on peut voir les différences de points de vue entre ce qu'il souhaite faire et la volonté de l'éditeur de respecter la collection dans laquelle l'ouvrage doit s'inscrire. Il cherche aussi un éditeur pour différentes biographies ou autobiographies de femmes russes qu'il se propose de traduire. Il tente de collaborer avec Isidora Duncan pour l'écriture de ses mémoires. Cet état de fait est assez ironique quand on considère les problèmes qu'il a envers les biographies et les autobiographies :

La nuit dernière, j'ai eu des problèmes au sujet du titre. *L'Autobiographie d'un anarchiste* est un bon titre, mais pas pour mon livre. Je suis contre les autobiographies ; elles ne devraient pas être publiées avant au moins 25 ans après la mort de l'auteur-e. Sinon elle ne peuvent être sincère ni consciemment ni inconsciemment. Et de plus, je ne vise pas une autobiographie. J'écris sur ma vie en prison, avec seulement des regards en arrière occasionnels pour expliquer ma vie en prison. C'est essentiellement l'histoire de mes expériences en prison—le titre devrait être complet, pas trompeur.²²

Ce soir j'ai commencé à traduire l'essai biographique de H. sur E[mma Goldman]. Un beau travail, d'un point de vue purement littéraire. H semble en être terriblement fier. H est un bon gars ; mais une pensée s'imposait à mon esprit durant toute la traduction ; elle a interféré avec mon travail, également. Je me demandais pourquoi on ne peut pas avoir une grandeur d'âme suffisante pour écrire son autobiographie, ou permettre à sa biographie d'être écrite, avec—et bien je dirais honnêteté. Ce n'est pas le bon mot. On peut être inconsciemment malhonnête, surtout envers soi-même. Je n'essaierai jamais une biographie de quelqu'un de vivant, surtout d'un ou d'une amie. L'intimité et la proximité interfèrent avec notre point de vue. Beaucoup d'éléments caractéristiques manquent dans la biographie (Bernstein, qui était probablement le premier anarchiste qu'elle ait rencontré). Beaucoup de sous-entendus sont faux. Il y a beaucoup d'hypocrisie chez nous. Cela enlève beaucoup de valeur à nos grandes prétentions, je

21 « Several publishers returned the manuscript. I guess it's too radical for them ; the name also is not respectable. We'll have to publish it ourselves. »

22 « Last night I have been troubled about the title. The Autobiography of an Anarchist is a good title, but not for my book. I am opposed to autobiographies ; they should not be published till at least 25 years after the uthor's death. Otherwise they can be neither consciously nor unconsciously sincere. And besides, I'm not intending an autobiography. I am writing of my prison life, with only an occasional look backward to illumine my prison life. It's essentially the story of my prison experiences—the title should be comprehensive, not misleading. » Nov 4 ? 1910

pense, parfois.²³ .

Il s'agit donc bien pour lui d'un travail alimentaire, envers lequel il éprouve de grandes réticences, qui expliquent également que peu de ces projets aient finalement abouti. Les dangers de cette réappropriation de son travail intellectuel par l'industrie culturelle bourgeoise lui est apparente, et il s'oppose à la manière dont Emma Goldman choisit de gagner sa vie par des conférences et des discussions publiques. Sur la conférence qu'elle donne sur Mary Wollstonecraft, il écrit :

J'en suis malade. La chose se déroulera comme avant : sensationnalisme, admission élevée, double prix, et tout le reste. [...] Pauvre fille, le pire, c'est que malgré tout son esprit révolutionnaire et son attachement à nos anciennes traditions, elle est aveugle au fait d'avoir perdu ses amarres. Kropotkine a raison après tout—aucun mouvement n'en vaut la peine s'il n'est pas enraciné dans les masses.²⁴

3. L'élitisme de l'édition universitaire

L'anarchisme fait depuis longtemps l'objet d'études universitaires. De nombreux universitaires de disciplines variées sont anarchistes et utilisent les analyses anarchistes pour proposer des idées dans leur domaine. Certains se regroupent, par exemple, autour du Anarchist Research Network à l'université de Loughborough. De plus, depuis une vingtaine d'années, les *anarchist studies* se développent.

Sur le plan de l'édition, on peut noter le développement depuis 2011 de la collection Contemporary Anarchist Studies chez Bloomsbury depuis leur rachat de l'éditeur universitaire Continuum. Le comité éditorial de cette collection est composé en grande partie d'anarchistes universitaires liés à des universités, à part Marianne Enckell, archiviste au CIRA de Lausanne, et Charles Weigl, éditeur au sein du collectif d'édition AK Press. Cette collection se targue d'être « la première collection de monographies en études anarchistes relue par un comité scientifique chez un grand éditeur

23 « Tonight I began to translate H's biogr[aphical] sketch of E[mma Goldman]. A good piece of work, from the purely literary standpoint. H seems tremendously proud of it. H is good ; but one thought kept pressing on my mind all during the translation ; it interfered with the work, too. I wondered why one can not be big enough to write his autobiography, or allow his biography to be written, in accordance with—well, I will say honesty. It isn't the right word. One may be unconsciously dishonest, especially with himself, especially with herself, I mean. Would never try a biography of oe living, especially of a friend. The perspective is interfered with, by intimacy and proximity. Many characteristic things are missing in the biography (Bernstein, who probably was the first An[archist] she met). Many innuendos false. There is a great deal of hypocrisy among ourselves. It akes our great pretensions look very cheap to me, sometimes. » (1 Diary Oct 6 1910)

24 « I feel sickened with it. The thing will go on as before : sensationalism, high admission, double prices, and the rest of it. Yet these scenes between E and Ben will grow more frequent and he will now realize more than ever the power he exerts over E. Poor girl, the worst of it is, with all her revolutionary spirit and clinging to our old traditions, she is blind to having gotten away from her moorings. Kropotkin is right, after all—no movement is worth the effort, except it be rooted in the masses »

universitaire international »²⁵. Elle a été vendue aux presses universitaires de Manchester en 2014.

On dénombre également deux collections chez Rowman & Littlefield : « Radical Subjects in International Politics: Action and Activism », dirigée par Ruth Kinna et « New Politics of Autonomy », dirigée par Saul Newman et Martina Tazzioli. Les deux revues majeures dans ce domaine sont *Journal of Anarchist Studies* et *Perspectives on Anarchist Studies*. Certains projets universitaires développent leur propre maison d'édition pour faire valoir leurs travaux, comme l'ICAS (Institute for Critical Animal Studies) et le Arissa Media Group. On trouve cependant de nombreuses critiques de l'université comme lieu de production de savoir.

Dans le domaine des *anarchist studies*, on remarque un regain d'intérêt pour l'anarcha-féminisme qui fait l'objet d'un numéro de la revue *Perspectives on anarchist studies* en 2016 et colloque de l'Anarchist Studies network à Loughborough en 2016.

4. Les contradictions de l'édition « indépendante »

La définition de ce qu'est l'édition indépendante est sujette à controverse, comme en témoigne l'attaque de Thierry Discepolo envers Éric Vigne. Quels sont les critères qui caractérisent cette « indépendance » ? S'agit-il uniquement d'un capital dans lequel les grands groupes culturels ne sont pas investis, de principes et de pratiques spécifiques ?

- **Syros et la collection « Mémoire des Femmes »**

Plusieurs éditeurs indépendants ont par le passé édité des collections proches des collections que l'on envisage, en particulier dans les années 1970 et 1980. On peut par exemple considérer la collection « Mémoire des Femmes » chez Syros, dirigée par Huguette Bouchardeau (auteure de *Pas d'histoire, les femmes* en 1977, candidate PSU à la présidentielle de 1981, ministre de l'environnement en 1984) et Odile Krakovitch (conservateur aux Archives nationales de 1966 à sa retraite en 2000). Cette collection comporte des volumes des écrits féministes et précurseurs des féministes, souvent par des communardes ou anarchistes (Paule Minck, Louise Michel, Nelly Roussel, Marcelle Cappy, Emma Goldman et Madeleine Pelletier).

Avec la concentration et la financiarisation du secteur de l'édition, Syros est devenue aujourd'hui une maison d'édition de littérature pour la jeunesse, et son fonds de sciences humaines est repris sous la marque « La Découverte ». Cependant, la collection *Mémoire des Femmes* ne semble plus être à leur catalogue. Nous avons contacté à ce sujet Delphine Ribouchon, responsable des droits étrangers et dérivés chez La Découverte, puis sa collègue Annette Cazilhac.

25 “ the first peer-reviewed monograph series in anarchist studies by a major international academic publisher ”

Les choix éditoriaux de cette collection sont assez divers. On peut voir de la table des matières du livre de Paule Minck que les textes recueillis ne se limitent pas aux seuls écrits féministes de l'auteure, et que le paratexte est présent mais ne fait qu'encadrer les textes originaux. L'ouvrage d'Emma Goldman se compose de ces écrits concernant spécifiquement la « question des femmes » et l'amour libre. Il est assorti d'une quantité importante de notes (texte en belle page, notes en vis-à-vis) qui prolongent la réflexion féministe. La même présentation est utilisée pour le livre de/sur Nelly Roussel.

- **Les maisons d'éditions indépendantes anarchistes : Libertalia et AK Press**

Certaines maisons d'édition libertaires peuvent être assimilées à des maisons d'édition indépendantes de par leur taille et leur stabilité structurelle. En France, Libertalia peut servir d'exemple-type de ce genre de maison d'édition de ligne éditoriale libertaire, qui ne manque pas d'ambition, qui a récemment pris la voie d'un distributeur commercial. Leur production est parmi les plus élevées des maisons d'édition anarchistes. Pour dresser un panorama plus général, la Bibliographie anarchiste 2015 relève :

Chez les éditeurs anarchistes, Libertalia est celui qui produit le plus avec 14 titres (dont plusieurs nouvelles éditions) sur des sujets variés (le bain, l'histoire, l'école, l'économie, la littérature...). Viennent ensuite L'Échappée (10 titres), l'Atelier de création libertaire et L'Insomniaque (9 titres chacun), Les Éditions libertaires (8 titres), K'A (7 titres), Les éditions du Monde libertaire (6 titres), Ab irato, Acratie, Chant d'orties, CNT-RP, Le Coquelicot, Mutines séditions, Nada, Noir et Rouge, les éditions de la Pigne, QuandMême, ravage, Le Ravin bleu, Rue des Cascades, Spartacus et Tops ont eux aussi publié de nouveaux titres.

Étant donné la position de Libertalia, ils éditent régulièrement des ouvrages déjà distribués sous forme de brochures photocopiées. Par exemple, ils ont récemment annoncé la parution en français de *Queer Ultraviolence*. Dans d'autres cas, les éditeurs proposent des ouvrages qui sont ensuite repris en brochure (résumés, ou chapitre par chapitres). Si on peut avoir des idées générales sur les circuits de diffusion souvent distincts des deux formats, il est plus difficile d'avoir des certitudes sur les types de lecteur-trices qu'ils atteignent. Ce qui est certain c'est qu'il n'y a pas de rapport d'opposition entre ces deux types d'édition.

La trajectoire de AK Press illustre cela : de distributeur de zines et brochures anarchistes dans des concerts punk à Édimbourg dans les années 1990, cette maison d'édition a connu une croissance rapide malgré des problèmes d'organisation interne et les crises du secteur du livre et continue sa

mission de distributeur plus seulement pour les zines auto-édités mais, particulièrement depuis la faillite d'un autre distributeur, pour de nombreux éditeurs indépendants. La croissance des ventes et du nombre d'employés peut être difficile pour des structures anarchistes comme pour d'autres :

[...] 2007, l'année des menaces de grand jury, fut la première année durant laquelle les ventes nettes de AK ont dépassé un million de dollars. AK atteignait alors un carrefour au niveau de son organisation. Comptant alors 12 membres aux États-Unis et en Grande-Bretagne, les prises de décision étaient souvent chaotiques et non-planifiées, ce qui menait à une très grande activité dans un ou deux secteurs et pas assez dans d'autres. Les réunions n'étaient pas structurées, on y parlait beaucoup en rond. Les membres étaient souvent trop occupés pour prendre des décisions en connaissance de cause sur les questions dans lesquelles ils-elles n'étaient pas directement impliqués ; résultat : certains individus dominaient le processus de prise de décision, s'immisçaient dans le travail d'autres membres et ignoraient les décisions collectives. Les tensions montèrent et les effectifs se renouvelaient souvent, surtout aux États-Unis.

Peu à peu, AK a trouvé des solutions. Pendant de nombreuses années, il n'y avait pas de distinction claire entre ses activités de distribution et d'édition—chaque membre du collectif faisait un peu de chaque et toutes étaient sensées mener à bien à l'occasion des projets éditoriaux du début à la fin, en supervision l'édition du texte, la fabrication, la mise en page et le planning de publication. Ce qui devenait clair, c'est que certaines personnes souhaitaient se consacrer davantage à l'une ou l'autre des activités de AK. En 2005, le collectif a décidé de se scinder en deux départements—un groupe se concentrerait sur la distribution, tandis que l'autre se consacrerait à gérer les projets d'édition.

La nouvelle structure facilita l'ouverture et la gestion efficace de nouveaux comptes de clients de distribution et permit d'améliorer tous les aspects de la branche éditoriale. AK avait pratiquement abandonné la distribution de zines à la fin des années 90 et en 2002, son rôle auprès des petits éditeurs se développa lorsque le gros distributeur LPC Group s'est effondré. Beaucoup de petits éditeurs et d'éditeurs militants se sont retrouvés sans moyen de distribuer leur livres et souvent avec des dettes puisque LPC devait de l'argent à nombre d'entre eux. AK avait auparavant quitté LPC pour Consortium Book Sales & Distribution, basé à Minneapolis, pour ses propres titres—une relation qui dure encore aujourd'hui—mais continuait de servir de distributeur pour de plus petites

éditions. Après la faillite de LPC, AK a commencé à développer des arrangements « d'exclusivité » avec beaucoup de petits éditeurs militants, y compris Autonomedia, Freedom Press au Royaume-Uni, Kersplebedeb, Charles H. Kerr, Arbeiter Ring Publishing et Crimethinc, plaçant souvent leurs livres chez d'autres grands distributeurs —Baker & Taylor, Ingram et Amazon.

Pour ce qui est de la branche éditoriale, AK pouvait maintenant se projeter davantage dans l'avenir, se concentrer davantage sur la qualité du produit fini—correction, fabrication, qualité de la reproduction, de l'impression et du papier—et s'attaquer à des projets plus vastes et plus ambitieux.²⁶

- **Les conflits à Agone**

Toutes les évolutions ne se font pas sans éclats. La crise d'AK Press qui a précédé le départ d'un de ses membres fondateurs n'est pas sans rappeler la situation qu'a connu la maison d'édition Agone en France, même si la crise a pris une toute autre tournure. Nous n'allons pas reprendre ici l'historique des conflits à Agone. Cependant le « cas Agone » est non seulement un exemple de crise de croissance (peut-être d'avantage sur le plan symbolique que matériel), mais une occasion où deux visions de l'édition, édition seulement « indépendante » et édition militante, se sont affrontées. Annick Stevens, dans son article « Tentative de compréhension du cas des éditions Agone », dresse un portrait général de ce que vise à être une maison d'édition militante et de

26 « In fact, 2007, the year of the grand jury threats, was the first in which AK's gross sales topped \$1 million. AK was reaching a crossroad organizationally, however. Now at 12 members in the U.S. and the UK, its decision-making was often chaotic and unplanned, leading to enormous activity in one or two areas and not enough in others. Meetings were unstructured, with a great deal of talking in circles. Members were often too busy to make informed decisions about matters they weren't directly engaged in ; as a result, some individuals dominated the decision-making process, micro-managed other members, and ignored collective decisions. Tensions increased and the membership suffered a high rate of turnover, especially in the US.

Gradually, AK found solutions. For many years, there was no clear division between its publishing and distribution activities—each member of the collective did a little of both, and all were expected to manage the occasional book project from start to finish, supervising editing, design, layout, and publication schedule. What was becoming clear was that some people wanted to devote themselves more to one side or the other of AK's work. In 2005, the collective decided to split into two departments—one group would focus on distribution, while the other would devote themselves to managing the publishing projects.

The new structure made it easier for AK to open new distribution accounts and service them efficiently, and it helped to improve every aspect of the publishing arm. AK had largely moved away from zine distribution in the late '90s, and in 2002, its rôle with small presses began to expand when the big distributor LPC Group collapsed. That left many small and radical publishers without a means to get their books out and, often, in debt, as LPC owed money to many of them. AK itself had earlier switched from LPC to Minneapolis-based Consortium Book Sales & Distribution for its own titles—a relationship that continues—but it kept serving as distributor for smaller presses. After LPC folded, AK began developing « exclusive » arrangements with many small radical publishers, including Autonomedia, UK-based Freedom Press, Kersplebedeb, Charles H. Kerr, Arbeiter Ring Publishing, and Crimethinc., often placing their books with other big distributors—Baker & Taylor, Ingram, and Amazon.

On the publishing side, AK could now plan further ahead, focus more on the quality of the finished product—editing, design, reproduction, print and paper quality—and tackle larger and more ambitious projects. » p.30-32

dérives possibles (le passage commence par une citation d'un article de deux anciens salariés) :

« Oui, les prises de décisions ont pu être relativement collectives pendant des années même si cela prenait du temps et de l'énergie. Une forte attention était portée à l'adéquation entre la fin (les types de livres édités) et les moyens (la façon de faire ces livres). » Toutes les sources consultées ensuite confirmeront cette relative entente qu'ont connu les salariés jusqu'à une époque assez récente. La répartition équitable des tâches était réellement visée, du moins par le partage des tâches les plus pénibles et l'apprentissage des plus gratifiantes. Les salaires étaient bas, mais les mêmes pour tous, y compris pour le directeur éditorial. Selon les normes du travail salarié, tous auraient pu se considérer comme exploités, puisqu'ils dépassaient souvent leurs heures sans compensation, mais, tant que ces dépassements étaient au service des mouvements, ils les acceptaient volontiers comme part militante ajoutée à la part professionnelle.

Cependant, poursuit l'article [d'ex-salariéEs dans *Alternative Libertaire*], le fonctionnement autogéré des premiers temps a été progressivement remplacé par un discours managérial et par des techniques de division du collectif, de spécialisation des tâches, de dénigrement du travail des salariés. La responsabilité de la détérioration est attribuée au directeur éditorial, qui a introduit ces techniques pour des raisons d'« ambition personnelle » ainsi que par désir de rapidité, d'efficacité, de productivité. Les signes de la dérive sont cités pêle-mêle, sans claire indication temporelle ni causale —brièveté de l'article oblige : « Un discours managérial capitaliste, remettant en cause toutes les valeurs et priorités défendues et mises en pratique depuis des années par les salarié-e-s présents et passés, est devenu de plus en plus insistant. L'obsession du prestige est devenue omniprésente ; la reconnaissance académique et du champ de l'édition, prioritaire ; les arguments d'autorité, la règle ; et la formule 'vous êtes avec moi ou contre moi', un nouveau leitmotiv. »²⁷

La réponse de Thierry Discepolo dans ce même article d'Annick Stevens est également intéressante, puisqu'il perçoit d'autres éléments de déclenchement du conflit :

[...] le déclencheur déterminant du conflit me semble être la parution, en octobre 2011, de *La Trahison des éditeurs*, qui a décuplé la concentration des bénéfices symboliques de la maison sur mon seul nom. Et une accentuation des déséquilibres au sein du

27 p. 94-95

collectif des salariés. Avec pour conséquence une perte de confiance, associée à une divergence d'interprétation de la crise des métiers du livre, et à l'accélération de dissensions sur la ligne éditoriale : glissement d'une critique des élites (notamment intellectuelles) vers un véritable anti-intellectualisme, et du rôle de la technoscience vers un quasi-irrationalisme.²⁸

Après cet exposé des différentes analyses des acteurs du conflit, Stevens tire deux conclusions qui nous semblent toutes deux importantes et pas contradictoires :

Dans le second cas, on tirera comme conclusion qu'il faut réfléchir avant tout à la situation des éditions alternatives, des compromis qu'elles peuvent accepter pour survivre et pour continuer à s'affirmer au sein d'un marché concurrentiel. Dans le premier cas, on conclura qu'il faut accorder beaucoup plus d'importance à la gestion des conflits interpersonnels, parce qu'ils sont susceptibles de détruire les entreprises les plus florissantes.²⁹

5. La (micro-)édition militante : principes et réalités

Le panorama de l'édition militante est riche et varié : quelques structures plus pérennes et importantes ont une organisation et un rythme de production assez comparables à ceux des " petits éditeurs " indépendants. D'autres sont bien plus éphémères, anonymes, le fruit souvent d'un individu seul. Ces maisons d'édition fonctionnent selon les principes de la micro-édition et souvent selon une éthique DIY qui régit la production et la diffusion de zines et brochures.

Une très grande partie des éditeurs et auteurs de textes sont anonymes, pour plusieurs raisons. Même quand le travail n'est pas anonyme il y a une attention portée au fait de ne pas « profiter » de façon égoïste des idées qui sont nécessairement le fruit d'une élaboration collective. Sur ce point comme sur d'autres on peut constater une importante réflexion menée sur soi-même, sur ses pratiques et ses rapports aux autres. " Partout où les rapports ne sont pas problématisés les formes anciennes affleurent dans toute la puissance de leur brutalité a-discursive : le fort a la haute main sur le faible, l'adulte sur l'enfant et ainsi de suite. ”³⁰

Anarkanda förlag, en Suède, s'est lancée en 2015 avec un livre sur l'organisation anarchaféministe *Mujeres Libres : Mujeres Libres, Fria kvinnor för en fri värld*, de Albert Herranz.

28 p. 96

29 p. 98

30 " Thèses sur la communauté terrible " in Tiquun, 2001. p.86-111

Les éditions du Monde Libertaire ont récemment publié davantage de textes sur l'engagement des femmes, en particulier *Celles de 14 : La situation des femmes au temps de la Grande Boucherie* d'Hélène Hernandez en 2015, qui présente Madeleine Vernet, Madeleine Pelletier, Hélène Brion et quelques autres femmes anarchistes et syndicalistes ; et des *Textes Choisis* de Clara Wichmann en 2016.

Les éditions Tahin Party : pas de salariéEs, éditeurs-trices et auteurEs bénévoles, livres en ligne librement et à des prix très peu élevés (problèmes envoi poste, libraires), diminution des coûts grâce à des pratiques de solidarité. Tirages assez importants (plus de 1000 ex.) à la Source d'Or.

2. Se situer dans une industrie

Ce vaste panorama nous a mené à nous pencher sur le type de structure qui peut mener à bien une politique éditoriale anarchaféministe. Nous allons maintenant réfléchir aux spécificités de cette structure et à sa mise en place pratique.

1. Prendre forme et prendre position

La forme associative est celle qui correspond au mieux à ce type de projet, le plus souvent avec des statuts fixes très peu développés déposés en préfecture et différents documents internes facilement modifiables. Pour ce qui est de la gestion des conflits, plusieurs pistes existent, depuis les ateliers de communication non-violente aux Safer Spaces policy, à la justice restauratrice et la bienveillance. Cependant toute règle peut être détournée par les gens qui les connaissent et savent les manier contre les personnes qui les ignorent ou sont maladroites. Il y a donc une grande importance d'assurer une formation sérieuse, de partager ses connaissances et de s'assurer de l'accord de touTEs autour d'une philosophie générale. La lecture de témoignage de gens qui ont vécu sous des gouvernements staliniens ou des techniques de management contemporaines peuvent aider à prendre conscience de certaines dérives. Il existe aussi quelques exemples positifs qui peuvent être utiles :

CQFD, le mensuel réalisé à Marseille, est en effet un projet dans lequel il veut avant tout « construire des rapports dans la structure, en relation avec ce que l'on souhaiterait dans la société » et « toucher le maximum de gens sans se comporter comme une pourriture. » Car, comme le dit Olivier Cyran, un autre pilier du journal, « ce qu'on fait n'est pas plus important que la manière dont on le fait. »³¹

« AK était la première entreprise collective que l'on a vu qui payait des salaires à ses

31 <http://www.acrimed.org/CQFD-un-journal-alternatif-aussi-par-ses-pratiques> (dernière consultation 24.06.2016).

membres, payait ses factures et se faisait rentable, » dit Kate, qui a rejoint le collectif en 2008. Alors que Red Emma [café et librairie anarchiste à Baltimore] se développait et commençait à embaucher des travailleurSEs à temps plein, « cela nous a montré qu'on pouvait le faire tout en maintenant une structure institutionnelle anti-autoritaire et égalitaire. »

Cela ne va sans heurts et AK a connu une série d'obstacles et de conflits.

A cette époque, le collectif originel de AK avait scissionné. En 2007, Ramsey, qui avait consacré énormément d'énergie et de temps à construire AK, quitta le collectif pour se consacrer à PM Press, suivi quelques mois plus tard par un autre membre historique, Craig O'Hara. PM, également basé dans la Bay Area, se consacre entièrement à l'édition et faisait au départ distribuer ses livres par AK, bien que cet arrangement ne fut que de courte durée. Les deux organisations sont encore aujourd'hui souvent vues côte à côte dans des salons du livre ou autre événements. Mais la scission a également créé un groupe plus soudé au sein de AK ; les membres restants ont pu opérer de façon plus démocratique en tant que collectif, partager leurs savoirs et expertise et s'assurer que les voix de touTEs étaient prises en compte dans les prises de décision. Le renouvellement des effectifs se ralentit à mesure que AK devint un lieu de travail plus harmonieux.³²

2. Travailler avec les autres acteurs de la chaîne du livre

- **Logiciels**

La préoccupation des logiciels libres est à la fois éthique et politique. Un problème souvent soulevé avec les logiciels libres est l'absence de service après-vente. Mais cela relève d'une autre logique. Plutôt que consommateur d'un produit, on est membre d'une communauté d'utilisateurs-développeurs. On retrouve là les principes DIY au service de la lutte contre la dépendance technologique.

32 « AK was the first collective business that we saw that paid people salaries, paid its bills, and made itself sustainable, » says Kate, who joined the AK collective in 2008. As Red Emma's expanded and began hiring full-time workers, « that showed us we could do it while still maintaining an anti-authoritarian, egalitarian institutional structure. »

By that time, the original AK collective had split. In 2007, Ramsey, who had put enormous time and energy into building AK, left to focus on PM Press, followed some months later by another longtime member, Craig O'Hara. PM, also Bay Area-based, focuses entirely on publishing, and initially distributed its books through AK, although that was short-lived. The two organizations are still frequently seen side-by-side at book fairs and other events. But the split also created a more cohesive group within AK ; the remaining members were able to operate more democratically as a collective, sharing knowledge and expertise and making sure all voices were heard in decision-making. Turnover fell as AK became a more harmonious place to work.

Une autre considération importante à ce sujet est plus directement pratique. Les matériels et les logiciels informatiques commerciaux suivent des règles de marketing qu'on peut assimiler à de l'obsolescence programmée : mises à jour fréquentes et, rapidement, plus de suivi de compatibilité pour les anciennes versions. L'objectif éditorial visé serait de produire des ouvrages de fonds, mais petits tirages, donc besoin de pouvoir faire des réimpressions si besoin.

Lux au Canada travaille uniquement avec des logiciels libres. Smolny et Agone développent leur propre outil, SmAg, basé sur LaTeX.

- **Impression**

Jusqu'au début du 20^e siècle, les éditeurs anarchistes étaient souvent des éditeurs-imprimeurs. Ces presses ont un objectif de propagande sans visée de profit financier et sont souvent financés par des contributions d'argent ou de temps des sympathisantEs, en plus des réquisitions et cambriolages. En France, cela mène à des actions telles que celles de la bande à Bonnot autour des presses de *l'anarchie*. Marie Kugel, dans les pages de *L'Ère Nouvelle*, documente la mise en place du milieu libre de Vaux et mentionne l'imprimerie comme l'une des industries sensées faire vivre cette expérience de communauté communiste.

Dans les années 60, et surtout après 68 où le regain d'intérêt pour l'anarchisme a poussé nombres de camarades à réimprimer des classiques. En parallèle, la modernisation des machines d'imprimerie mettent sur le marché des machines d'occasion à bas prix. On peut citer comme exemple la Detroit Printing Co-op qui a existé de 1969 à 1985 et dont l'histoire est raconté par Lorraine Perlman dans sa biographie de son défunt mari Fredy, ainsi que dans un article de Danielle Aubert, « The Politics of the Joy of Printing in Detroit ».³³

À Toulouse, la coopérative d'impression Scopie impression numérique et façonnage, jusqu'à 500 ex. (plus d'offset depuis problèmes financiers 2013). Il existe exactement des ateliers de reliure indépendants, dont celui de Jessica Astier qui travaille avec nous sur un ouvrage. Même si le coût de ce travail pose des questions sur l'accessibilité des livres, c'est une dimension intéressante pour reconsidérer le livre comme un produit artisanal.

- **Entraide et relation dynamique avec la communauté anarchiste**

Dans toutes ces relations entre les agentEs de la chaîne du livre militant, le principe kropotkinien de l'entr'aide est primordial. Il est surtout essentiel dans la diffusion et la distribution des livres,

33 Aubert, Danielle. « The Politics of the Joy of Printing in Detroit ». *The Infinite Mile: a journal of art and culture(s) in Detroit*, n°29, juin 2016.
< http://www.infinitemiledetroit.com/THE_POLITICS_OF_THE_JOY_OF_PRINTING_IN_DETROIT.html >
(dernière consultation 21.06.2016)

comme l'illustre l'exemple du succès de AK Press.

L'entr'aide était un élément-clé de l'ensemble. Pour une entreprise qui fonctionnait encore—et de façon délibérée—sur un tout petit budget, les voyages auraient été impossibles sans les réseaux de camarades anarchistes d'Amérique du Nord et du Royaume-Uni qui offrent l'hospitalité dans les villes où se déroulent les événements qui commençaient à rythmer le calendrier de AK Press. Dans les années 1990 et au début des années 2000, une grande partie des ventes de AK au Royaume-Uni provenaient de chaînes de magasins telles que Forbidden Planet et Tower Records qui s'adressaient aux fans de comics et de musique et aimaient stocker des publications « underground » de divers genres. Tower se délita puis fit faillite au milieu des années 2000, mais il y eut des années où cette chaîne fut responsable de plus de la moitié des ventes de AK au Royaume-Uni. Dans les années 2000 cependant, le circuit anarchiste gagnait en maturité et le dépassait. [...]

Souvent, un trajet en voiture pour l'un de ces événements se doublait d'une opportunité de visiter les librairies, infokiosques, cafés et espaces autonomes de la région.

Cette relation fonctionnait dans les deux sens : les livres de AK et autres produits aidaient à nourrir, éduquer et construire des communautés anarchistes locales ; rester chez ces camarades plutôt que dans des motels ou autres formes d'hébergement faisait baisser les coûts, aidait les membres de AK à rester proches du mouvement et les informait de ce qu'ils pouvaient offrir qui l'aiderait le mieux à se développer.

Les librairies radicales et les infokiosques n'apparaissent pas du jour au lendemain ; en plus d'un local, ils ont besoin de livres et d'autres marchandises pour remplir leurs étagères, des crédits pour en acheter davantage et des savoirs sur comment gérer une entreprise, même si elle est basée sur l'entraide. AK a offert son aide à de nombreux espaces radicaux qui se sont lancés dans ces années-là. Kate Khatib, une des fondatrices de Red Emma's à Baltimore, dit qu'elle a d'abord rencontré AK quand elle a rencontré Ramsey qui tenait une table lors d'un événement en plein air en ville. En 2004, quand Red Emma's a ouvert, AK a contribué en offrant des conditions avantageuses sur leur première commande et un délai supplémentaire pour la payer. « Ils ont aussi offert de nombreuses connaissances sur comment marchent l'édition et la vente de livres, dit Kate. C'est peut-être ce que AK fait de plus important : être l'endroit où les gens

peuvent aller quand iels lancent des librairies ou des infokiosques.

AK était en train de devenir un élément catalyseur du développement du mouvement qui lui permettait de continuer son travail.³⁴

Cette entraide existe aussi entre éditeurs et AK Press nous a par exemple proposé d'acquérir les droits de traduction de certains de ses ouvrages sans payer d'avance.

Il existe en effet un réseau de librairies, de bibliothèques et d'infokiosques anarchistes disséminés sur le territoire, souvent adjoints à des locaux militants. Il est important de travailler également avec des locaux féministes.

- **De la prise au tas au financement participatif**

Historiquement, la propagande anarchiste a le plus souvent eu recours à deux modes de financements différents qui sont souvent rentrés en conflits : l'action illégale et les contributions des militant-es. Les conflits autour des actions de la bande à Bonnot dans la région parisienne et la crise de la CNT durant la seconde république espagnole illustrent les divergences au sein du mouvement anarchiste. Chris Ealham expose par exemple ainsi les divergences entre le groupe affinitaire Afinidad et les pratiques du groupe Nosotros, de façon peut-être un peu caricaturale³⁵

34 « Mutual aid was a key part of the mix. For a growing operation that still—and by intention—operated on a shoestring, travel would have been impossible without the North American and UK networks of anarchist comrades providing places to stay in cities hosting events that were becoming part of AK's calendar. In the '90s and the first few years of the '00s, much of AK's sales in the UK were to chains like Forbidden Planet and Tower Records that catered to music and comics fans and liked to stock « underground » publications of various sorts. Tower faded and then went bankrupt in the mid-'00s, but it accounted for at least half of AK's UK sales in some years. By then, however, the anarchist circuit was maturing and superseding it. [...]

Often, a trip by car to one of these events would double as an opportunity to visit bookstores, infoshops, cafés and autonomous spaces in the same region.

The relationship worked in both directions : AK's books and other materials helped to nurture, educate, and build local anarchist communities ; staying with comrades in these places rather than in motels or other accommodations kept costs down, helped AK's members stay close to the movement, and informed them about what they could supply that would best help it grow.

Radical bookstores and infoshops don't appear readymade ; besides a location, they require books and other merchandise to fill their shelves, credit to buy more, and knowledge about how to run a business, even one based on mutual aid. AK offered assistance to numerous radical spaces that launched themselves during these years. Kate Khatib, a founder of Red Emma's in Baltimore, says she first encountered AK when she met Ramsey tabling at an outdoor event in town. In 2004, when Red Emma's opened, AK helped out by offering good terms on its first order and extra time to pay it off. « They also offered a wealth of knowledge about how publishing and bookselling works, » says Kate. « This may be the single most important thing that AK does—being the place that folks can go to when they're starting bookstores and infoshops.

AK was becoming a catalyst for expanding the movement that enabled it to continue its work. »

35 Chris Ealham, p.65-66 « Nosotros benefitted from a glorious myth, in no small part fuelled by anarchism's internal culture, which revered all that was secret and clandestine. This enabled its members to exert a charismatic authority over key sections of the CNT and the FAI. Yet, while Nosotros was publicly identified with the anarchist

La relation privilégiée entre les éditions anarchistes et leurs lecteur-trices se matérialise souvent par des systèmes de souscription pour un ouvrage comme pour l'ensemble du catalogue (abonnement mensuel ou trimestriel). En France, les éditions Noir et Rouge et les éditions de la Pigne fonctionnent le plus souvent par souscription (avec un prix préférentiel pour les souscripteur-trices). AK Press a mis en place un système d'abonnement de soutien appelé « Friends of AK Press ». L'abonnement peut être souscrit pour soi-même ou de soutien pour une personne incarcérée. Pour la maison d'édition, cela offre un avantage économique évident pour prévoir un tirage, qui se double d'une action envers ce « public empêché » considéré comme essentiel surtout aux États-Unis où le taux d'incarcération est très élevé.

Cette pratique devient de plus en plus évidente au-delà des cercles militants avec l'avènement du financement participatif. Les nouvelles éditions toulousaines Niet ! ont lancé en juin une campagne sur Le Pot Commun pour soutenir leur projet : « Parce que Niet ! Editions repose sur une structure collective non commerciale, indépendante des institutions et des grands relais de l'industrie du livre ; Parce qu'elle cherche à diffuser le plus largement possible des textes de critique sociale à bas prix ; Parce qu'elle se veut à la fois libre, rebelle, intransigeante, et accessible à tous et toutes ; Parce que l'aventure ne continuera pas sans vous... »³⁶ sur la base de 3 livres dont la sortie est prévue en septembre.

Les sites de financement participatifs usuels prennent souvent une marge très importante des dons (entre 5 et 20%) mais là aussi des alternatives plus ou moins éthiques existent, par exemple le site HelloAsso permet de gérer plus facilement ce genre de programmes, en plus des tracasseries des paiements de cotisation.

Il est à noter que, historiquement, les éditions anarchistes ont aussi été attentives à garder au mieux l'anonymat de leurs contributeurs et clients (par exemple, les pressions du FBI pour obtenir les listes de clients de AK Press), souvent davantage par souci de préservation des libertés individuelles et de résistance à la surveillance étatique que pour des raisons pratiques,

movement, frequently invoking its name, Afinidad correctly noted they had no democratic mandate from grassroots assemblies for their insurrectionary politics. [...] Afinidad similarly rejected the armed fundraising tactics that were central to the radical repertoire. For the radicals, expropriations were another front in the growing insurrection against the existing order that also provided vital funds to purchase arms for their 'revolutionary gymnastics'. Likewise, armed fundraising offset the decline in dues-paying members inside a fractured CNT, at the time when there was intense pressure on the funds of the Comité pro Presos to assist the rising numbers of social prisoners caused by the insurrections. Meanwhile, for those affinity groups inspired by the anrcho-individualism of Max Stirner, expropriations allowed them to finance their activities and constituted an alternative to paid work—something that clashed frontally with the worker ethos of Afinidad, who shared the anarcho-syndicalist belief in payment for a job well done. »

36 < <https://www.lepotcommun.fr/pot/1o1bct3w?1466066283> > (dernière consultation 21.06.2016).

les informations n'étant pas en soi compromettantes pour les personnes. Cela est difficile si l'on utilise ce genre de prestataires de services, même si certains milieux de solutions logiciels libres sont très sensibilisés aux problèmes de conservation de données privées.

- **Le calendrier des événements militants et les salons du livre anarchiste**

La vente et la communication autour des livres anarchistes se fait principalement lors d'événements militants et lors de très nombreux salons du livre libertaire : Anarphabète à Toulouse, LiberTarn à Gaillac, etc. Certains salons du livre indépendants sont aussi proches d'éditeurs libertaires (KABAK à Lausanne). Les salons du livres généraux sont de plus en plus souvent trop chers pour les maisons d'édition anarchistes.

- **L'exemple de Hobo diffusion**

En France, un jeune diffuseur militant. En parallèle des Éditions Nada.

3. Travailler avec les auteurs

Une question essentielle est le travail avec les auteurEs. Emma Goldman en parle comme cité plus haut. Dans sa thèse sur l'édition féministe, Simone Murray pointe une insuffisance du schéma de Darnton au niveau des relations entre éditeurs-trces et auteurEs.

Beaucoup d'auteurEs ont recours à des licences creative commons et offrent la possibilité de traduire des textes et de les publier à prix libre sans payer de droits, il est d'usage de les contacter. C'est ainsi le cas de Judy Greenway, spécialiste des femmes anarchistes et de l'historiographie anarchaféministe.

D'autres auteurEs, surtout des personnes ayant des revenus de par leur poste universitaire, sont heureuxSEs de ne pas toucher de droits pour les petites structures militantes. Jesse Cohn a ainsi offert un de ses articles sur l'anarchisme et la littérature et Alexandre Christoyannopoulos sur le christianisme anarchiste comme préfaces à certains de nos ouvrages.

Dans un interview, l'éditeur de poésie politique Commune editions décrit son fonctionnement envers ses auteurEs :³⁷

We have an insane, slightly jokey, contract. Most authors haven't bothered to sign it.

But instead of paying royalties, we are splitting the money earned among all the authors.

It goes like this:

³⁷ <http://entropymag.org/commune-editions/>

After Publisher has two years of Direct Costs (determined by average of prior production costs) in reserve, they will notify all authors. If revenues above two years of Direct Costs are less than \$10,000 US, the revenues will be split equally among all authors. If revenues exceed \$10,000 US, it will be divided equally, with half going to the Bay Area Antirepression Committee or other organization devoted to antirepression and antiprison work, while the other half will be split equally among all authors. If revenues exceed \$50,000, then \$25,000 will be used to write LOL in the sky above as many financial and political centers of the capitalist system as possible, while the rest will be split equally among all authors. If revenues exceed \$100,000, then \$50,000 will be used to purchase all black clothing and facial coverings to be donated for entirely aesthetic purposes to a political mobilization of the authors' choice, while the rest will be split equally among all authors. If revenues exceed \$250,000, then \$125,000 will be rained down on a location in the city of Oakland to be decided upon by the authors, while the rest will be split equally among all authors. Revenues in excess of \$500,000 will be destroyed by fire. This payment will happen once a year.

3. Questions éthiques

En considérant d'un côté le panorama de l'édition et les rapports de la chaîne du livre de l'autre, tels qu'ils existent autour d'un potentiel projet d'édition de textes de femmes anarchistes, on peut dégager trois grands axes qui sous-tendent les réflexions éthiques autour de ce projet : les deux premiers, qui se partagent avec de nombreux autres projets d'édition ou projets anarchistes peuvent se résumer aux questions tenant aux nécessités économiques et aux rapports de pouvoir. Le troisième aspect des questions soulevées tient plus spécifiquement aux exigences anarchaféministes. Aucun problème réel, aucun choix d'exécution ne correspond en réalité qu'à une seule de ces trois questions.

1. Les nécessités économiques

- **Objectifs de rentabilité**

Le rapport à l'argent et à la rentabilité semble être souvent invoqué pour différencier l'édition militante de l'édition « véritable ». Certaines de ces idées reçues semblent remonter à la guerre froide. Il existe peu de maisons d'édition militantes qui reçoivent des sommes importantes de la part d'organisations politiques ou de puissances étrangères aujourd'hui. Le projet d'indépendance de la majeure partie des maisons d'édition anarchiste ne peut pas s'adapter à ce type de financements. Le besoin de rentabilité (ou du moins d'un équilibre entre livres rentables et autres) se pose de façon

récurrente. Ne serait-ce que parce que les dons de temps, d'argent, les coups de main solidaires, aussi désintéressés soient-ils, sont néanmoins extrêmement précieux. Ne pas les gaspiller.

D'un autre côté on peut trouver chez les éditeurs militants des discours contre l'édition commerciale ou capitaliste, dont le texte du pot commun de Niet ! éditions est emblématique. Ce rejet concerne principalement la distribution, avec Amazon en tête des compagnies à éviter, surtout lors de mouvements de grève fréquents chez ses employés. Cependant ce rejet se heurte à certains objectifs de propagande des livres anarchistes qui se destinent au plus grand nombre.

Dans son travail de thèse sur l'édition féministe, Murray récapitule la manière dont les enjeux financiers se présentent souvent pour l'édition politique :

L'édition féministe fait face à un dilemme qui sous-tend l'industrie dans son ensemble et chaque maison d'édition individuelle à chaque moment donné: la tension irrésoluble qui est implicite dans la formule « édition politique ». Comment une maison d'édition qui vise à permettre des transformations culturelles et politiques en faveur des femmes peut-elle espérer s'accommoder d'un système capitaliste qui bénéficie largement de la stabilité sociale et de la participation docile des femmes ? Pour le formuler autrement, comment une ligne politique d'opposition espère-t-elle réussir un succès commercial au sein du marché de l'édition et de sa concurrence forcenée ? Les risques d'exacerber le problème de l'identité politique d'une maison d'édition augmentent avec un succès commercial trop important : le déclin de la collection « Modern Classics » de Virago Press a été ironiquement hâté par son popularité manifeste sur le marché, un atout commercial qui a suscité une compétition de l'édition commerciale et une rivalité dans l'acquisition des droits des écrits de femmes qui n'avaient pas été réédités. Les éditions féministes doivent faire un travail d'équilibriste impossible entre authenticité politique et viabilité commerciale ; entre des auteurEs dont c'est le premier livre et qui représentent un risque financier et des « classiques » peu risqués qui génèrent des profits ; entre l'assurance d'un turnover suffisant pour rester solvable d'un côté et, de l'autre, le camouflage de toute opération qui serait trop évidemment profitable de peur de l'imitation. Si on ajoute à cette équation déjà complexe l'environnement politique et économique hostile des années 1980 et du début des années 1990 pour les entreprises identifiées comme « de gauche » et son reflet microcosmique dans l'industrie du livre sous la forme d'une vague de fusions de maisons d'édition, de rachats et de faillites, la précarité de l'édition féministe devient apparente. Le fait qu'une industrie qui a commencé avec si peu d'investissement de départ et si peu de visibilité auprès du public

ait réussi un succès marqué en trente ans est remarquable ; le fait que ce succès ait eu lieu dans un contexte sombre de récession économique et de réaction politique est tout simplement extraordinaire.³⁸

A se consacrer à déterminer ce qui est édition militante ou non on risque d'oublier que tout acte d'édition est un acte profondément politique. En réalité très peu de maisons d'éditions ne produisent que par appât du gain (ce qui est aussi une position politique). Pour une maison d'édition telle que Antipodes, à Lausanne, spécialisée dans les textes d'universitaires en histoire et critique sociale, la question du financement est cruciale. L'édition indépendante en Suisse fonctionne en grande partie de façon subventionnée par différentes instances. Dernièrement, l'un des fonds principaux (fonds national de la recherche suisse) ne subventionne plus que les livres électroniques voués à être mis dans le domaine public deux ans après leur parution. Certaines universités telles que l'université de Lausanne finance les livres écrits par ses chercheurEs plus systématiquement que l'uni de Genève ou autres et cela influe sur le choix des manuscrits. Cependant, la question du financement est toujours considérée en relation avec bien d'autres considérations : l'amour porté au projet bien sûr, mais également des questions éthiques : la maison d'édition montre peu d'enthousiasme pour les financements provenant des fondations des industriels suisses par exemple. Un autre phénomène est le fait que la recherche et les demandes de financement représentent en elles-mêmes des investissements de temps importants pour les éditeur-trices et donc poussent à publier l'ouvrage même s'ils ne sont pas obtenus.

Le monde du livre reste un domaine où le capital symbolique reste très important et l'édition de certains volumes sert de marque de prestige, ou de publicité pour emprunter des termes d'autres domaines. AK explique ainsi son édition papier de la FAQ de Iain McKay.

Il s'agit ainsi d'équilibrer mérite politique d'un livre, réalités financières et capacité de travail.

38 « Feminist publishing is beset by a dilemma which underpins the industry as a whole and each individual press at any given point: the irresolvable tension implicit in the phrase "political publishing". How can a publishing house committed to securing cultural and political changes in favour of women hope to accommodate itself to a capitalist system that largely benefits from social stability and acquiescent female participation? Put another way, how can an oppositional politics hope to achieve commercial success within the ruthlessly competitive publishing marketplace? Compounding the problem of a press's political identity are the risks attendant upon too great a commercial success: the decline of Virago's Modern Classics list was ironically hastened by its manifest market popularity, a commercial strength which inspired mainstream competition and rivalry for the rights to out-of-print women's titles. Feminist presses must walk an impossible tightrope between political authenticity and commercial viability; between financially risky first-book authors and low-risk, profit-generating "classics"; between ensuring sufficient turnover to remain solvent on the one hand, and, on the other, disguising any too flagrantly profitable operation for fear of imitation. Add to this already complex equation the uncongenial political and economic environment of the 1980s and early-1990s for left-identified operations, and its microcosmic reflection within the publishing industry in a wave of press mergers, takeovers and bankruptcies, and the precariousness of feminist publishing becomes apparent. That an industry which began with such insignificant capital investment and low public profile achieved marked success within three decades is remarkable; that it did so against a grim background of recession and political retreat is nothing short of extraordinary. » p.38

Travail qui semble très proche de celui de presque toutes les maisons d'éditions, même si le mérite littéraire ou l'importance scientifique est davantage invoqué que ce que les gens de AK appellent la pertinence politique.

- **Rémunération du travail**

La question de la rémunération dans le milieu associatif dans son ensemble est un large débat et plusieurs luttes ont eut lieu dans ce domaine. La revue Mouvements a consacré son n° 81 « Qui est le patron des associations ? » à cette question.

La rémunération du travail est une question intéressante parce que le milieu anarchiste et le milieu féministe ont des réflexions assez différentes sur cette question. Le monde de l'édition en général fonctionne assez fréquemment sur la surexploitation d'employéEs senséEs travailler « par passion », pratique dénoncée par Martine Prosper et qu'on retrouve dans beaucoup de professions où les femmes sont majoritaires et donc dévaluées. C'est bien sûr souvent le travail des femmes qui est non-rémunéré ou sous-rémunéré.

D'un côté le milieu anarchiste a une grande défiance, en particulier envers les permanentEs syndicaux-ales. Et par analogie peu de maisons d'édition anarchistes comptent des salariéEs, AK Press étant une exception notable notée plus haut. Les membres du collectif ont des salaires égaux, selon le modèle anciennement défendu par les éditions Agone, et les coups de mains occasionnels (inventaires, tables, ...) sont également rémunérés.

Dans le milieu féministe aussi, la spécialisation de l'accès au monde universitaire ou au monde de l'édition, pose problème. Risque de profiter du mouvement. Citation Simon EM

Le journal CQFD ne rémunérait d'abord pas ses membres, mais a par la suite décidé de salarier une personne, non sans débat :

Et puis ça a permis de savoir s'il était possible de salarier Olivier Cyran. Pas très égalitaire de prendre « *la galette pour consolider l'édifice plutôt que se la partager* », c'est-à-dire de salarier une personne plutôt que donner un peu à chaque collaborateur. Mais ils le considèrent comme essentiel à la survie du journal. O. Cyran, chômeur en fin de droit, une femme intermittente et deux enfants en bas âge, le voit aussi comme « *un acte de solidarité du groupe envers un camarade qui était dans la merde* ». Son salaire de 1 500 € versé depuis mars 2004 représente, avec les charges, un coût mensuel d'environ 2500 € pour le journal.³⁹

39 <http://www.acrimed.org/CQFD-un-journal-alternatif-aussi-par-ses-pratiques> (dernière consultation 24.06.2016).

Déplacer la question. Il semble important de différencier les différentes formes de travail qui font l'activité d'édition. En particulier ce qui relève d'un mandat politique et d'un pouvoir décisionnel et les tâches exécutives.

2. Objectifs anarcha-féministes

On ne peut naviguer ces questions éthiques sans aller plus avant sur ce que l'on souhaite construire avec un tel projet d'édition.

Les questions de rentabilité et de rémunération restent superficielles si l'on ne considère pas le rapport au temps développé dans les sociétés capitalistes que les historienNEs font généralement remonter aux conflits dans l'industrie textile au début du 13^e siècle⁴⁰. Ce rapport au temps induit certaines pratiques d'édition rarement remises en cause : le rythme de production comme indice de la vivacité d'une maison d'édition, son respect des rétro-plannings comme signe de son sérieux ou de sa rigueur. La presse anarcha-féministe remet cela en question, que ce soit par les pratiques d'une revue comme *Timult* en France ou bien *The Rag* en Irlande. Là, le rapport au temps est d'abord un souci du respect du temps nécessaire de la discussion. Chaque article est discuté en groupe, par les auteurEs et éditrices-teurs.

Sur ce point comme sur d'autres, rien n'est jamais gagné, les contraintes de temps, les tendances à la spécialisation des lieux de travail et son efficacité à court terme restent des obstacles de cette société qui menacent toujours de se remettre en place. Développer des pratiques alternatives est nécessairement un processus continu. Ceci est vrai pour tout projet anarchaféministe qui ne soit pas un pansement sur une jambe de bois. Le mouvement n'est pas sexiste puisque tel projet existe. Créer un enthousiasme et une émulation autour des textes des femmes anarchistes est nécessaire. Pas une chasse-gardée mais un élan pour essayer de rééquilibrer des injustices à tous les niveaux de la création et de la dissémination de la connaissance. Si jamais on rencontre un « succès commercial » (à cette échelle, cela signifie pouvoir justifier un nouveau tirage de plus de 500 exemplaires), travail avec d'autres maisons d'édition qui sont demandeuses de tels projets clefs en main (exemple de Pierre, mandaté aux éditions de Monde Libertaire, en recherche de livres sur les femmes anarchistes). De façon à pouvoir se consacrer aux autres zones d'ombre encore inexplorées.

C'est un positionnement qui conçoit la « concurrence » autour de projets qui marchent d'un point de vue des ventes différemment de la présentation de Murray et des choix effectués par Virago durant son développement. Mais un tel projet s'inscrit dans la marginalité de la marginalité et n'a pas vocation à croître au-delà de ce qui est nécessaire à sa survie et à son travail.

40 Postone, Moishe. *Temps, travail et domination sociale*.

Il ne s'agit pas non plus d'une course à la (fausse) radicalité. Ce projet est une tentative d'influencer à long terme l'édition anarchiste dans son ensemble vers des lignes éditoriales plus féministes et l'édition en général vers un regain d'intérêt pour les idées et les actions des femmes anarchistes. Il s'agit juste de reconnaître le fait que différentes structures sont mieux à même de porter des projets d'échelles différentes.

II. Accumulation de classiques/de thèmes

1. L'édition comme machine à légitimation/dé légitimation

1. Canonisation – Oublier et rendre invisible

Comme beaucoup de mouvements révolutionnaires, l'anarchisme remet en cause et traite avec méfiance les élites intellectuelles établies. Au sein même du mouvement, les travailleur-SEs intellectuelLEs sont souvent suspectes, par exemple conflit entre les anarchosyndicalistes tels que José Peirats et le groupe d'anarchistes-bohèmes qui éditent *La Revista Bianca*.⁴¹ Ces attitudes ne vont que rarement jusqu'à un réel « anti-intellectualisme », mais dénonce le plus souvent les processus de pouvoir du monde intellectuel. Ainsi, Berkman déplore dans son journal :

Quel rat que cette aristocratie de l'intellect. Elle court aujourd'hui vers la stupidité, l'étroitesse d'esprit et l'intolérance. « Un homme intellectuel » ! Des rats. En général cela signifie une mule vaniteuse, qui manque de toute originalité d'esprit et qui semble « éduqué » parce qu'il a immergé son cerveau éponge dans la matière imprimée des anciens temps. Je préfère un homme de peu de cette pseudo-connaissance mais avec le courage de penser et d'exprimer sans avoir peur une idée non-conventionnelle, non-acceptée.⁴²

La « matière imprimée des temps anciens » s'oppose donc aux idées non-conventionnelles, non-acceptée. Du point de vue de l'édition cela est intéressant parce que cela signifierait que l'édition est le processus de sédimentation de ses idées nouvelles, qui en deviennent acceptées et conventionnelles.

Il existe en effet un processus de canonisation des textes qui deviennent par leur édition des classiques et des références et des auteurEs et personnages, qui en deviennent des héroINEs et des sages. Le désolant épisode du bâtiment Vinci du nouvel UFR de Psycho baptisé « Louise Michel » nous a récemment rappelé l'horreur cynique à laquelle de tels processus peuvent

41 Chris Ealham.

42 Nov 4 1910 « What rat it is, this aristocracy of intellect. It is running nowadays to stupidity, narrow-mindedness and intolerance. « An intellectual man » ! Rats. Usually it means a vain ass, lacking all originality of thought and appearing « learned » because he has immersed his sponge brain in the printed stuff of olden days. I'd rather a man of little such pseudo-knowledge, but with the courage to think and speak unafraid an unconventional, unaccepted thought. »

aboutir.

Davide Turcato écrit sur la nécessité pour les historienNEs de traiter le mouvement anarchiste avec bienveillance, en lui supposant un minimum de cohérence du point de vue de ses acteur-RICEs. Cela a d'autant plus d'importance pour des éditeur-RICEs. On peut éditer des textes de femmes anarchistes en en faisant a posteriori des héroïnes républicaines qui auraient mal compris quelque chose, ou des folles sanguinaires éperonnées par des conditions d'existence d'un passé révolu. Cela semble en réalité être le seul moyen de concevoir un produit de masse à partir des textes existants. Sans renoncer à essayer de toucher un public aussi large que possible, on peut cependant heureusement concevoir des livres qui respectent non seulement la réalité historique des circonstance d'écriture de ces textes mais aussi les combats, les passions, les erreurs et les victoires de leurs auteurEs et personnages.

2. S'attaquer au rapports de pouvoir

Risque de devenir une caution. De ne plus voir les manques criants qui existent et se propagent toujours mais les quelques avancées. Réflexions du type « il y avait un problème de sexisme, mais aujourd'hui il y a tel ou tel livre ».

Institutions can be built out of or through citations. This is one way of thinking about Edward Said's argument in *Orientalism* (1970): as a theory of institutionality as citationality, of how Orientalists became experts on the Orient, that place imagined as being over there, through *citing each other*, creating a network of citations, a loop, one leading to another. When reference becomes chain, a body of work becomes wall.

A wall: what we come up against. I have recently been looking at curricula in cultural studies and have been struck by how many courses are organized around or even as a white male European genealogy. So it seems once the pressure to modify the shape of disciplines is withdrawn it seems they "spring back" very quickly into that old shape. Diversity workers have to keep pushing otherwise things will be quickly reversed to how they were before. Pushing might be necessary to stop a reversal. Even when a new policy is adopted, or new books are put on the syllabus, we know we have to keep pushing for them; an arrival can be precarious. If we don't keep pushing for some things, even after they have been agreed, they might be dropped quite quickly. In order for some things that have appeared not to disappear we have to keep up the pressure; we have to become pressure points.

This was my experience of Women's Studies: we had to keep pushing for things to stay up. Women's Studies as a project is not over until universities cease to be Men's Studies. But no wonder Women's Studies has unstable foundations. To build Women's Studies is to build in an environment that needs to be transformed by Women's Studies; the point of Women's Studies is *to transform the very ground on which Women's Studies is built*. We have to shake the foundations. But when we shake the foundations, it is harder to stay up.

We have to keep pushing: to keep up, to keep things up. Perhaps we are willing to do this. Or perhaps we become exhausted and we decide to do something else instead. The history of the "spring back" mechanism is impossible to separate from the history of our collective exhaustion. Which is also to say: the very necessity of having to push for some things to be possible can be what makes them (eventually) impossible. If we cannot sustain the labour required for some things to be, they cannot be. Something might not come about or stay about not because we have been prevented from doing it (we might have even been officially encouraged to do it) *but when the effort to make that thing come about or stay about is too much to sustain*.⁴³

2. Élaboration d'un corpus

1. Textes théoriques et biographies

Les biographies sont souvent sommaires, comme celle sur Margarethe Faas-Hardegger aux éditions du Monde Libertaire. Il existe par contre deux travaux importants, malheureusement plus répétitifs que complémentaires, en allemand.

Le genre peut cependant être renouvelé de façon intéressante, par exemple avec le livre de Chris Ealham sur José Peirats, qui dresse en plus de l'itinéraire de sa vie un portrait de la classe ouvrière barcelonaise dont il est issu, de la CNT-FAI dont il a été l'historien le plus connu, et du mouvement anarchiste espagnol en exil à Toulouse. De telles biographies offrent un moyen de dépasser l'histoire des grands hommes et de s'intéresser au mouvement dans son ensemble, souvent en permettant d'y réintégrer les femmes. C'est le cas par exemple de la biographie de Carlo Tresca, qui consacre de nombreuses pages à sa compagne Elizabeth Gurley Flynn. Occasion d'éditer en brochure son texte sur le sabotage qui est intéressant à plusieurs titres. Contrairement au *Sabotage* de Pouget, c'est un texte écrit à l'occasion d'une grève dans l'industrie de la soie et on y parle de

43 Sara Ahmed, Pushy Feminists <https://feministkilljoys.com/2014/11/16/pushy-feminists/>

« sabotage patronal » (dynamitage de la soie, produite à moindre coût, avec plus d'additifs et d'une durée de vie moindre, on parlerait aujourd'hui d'obsolescence programmée) ainsi que de la contraception comme sabotage de la reproduction sociale. Il semble également intéressant de le faire paraître en complément de l'autobiographie de Marie Ganz également puisqu'il s'agit de la même période/aire géographique qui devient mieux connu au public français avec le film sur Howard Zinn.

2. Autobiographies

L'autobiographie est un genre qui suit des règles genrées assez stricte : c'est un genre qui regroupe les écritures de vie des Grands Hommes et des femmes déchues. Le mouvement féministe a beaucoup développé de théories sur l'écriture de soi et sa pratique par les femmes. Les autobiographies de femmes anarchistes sont assez particulières dans cet ensemble : si elles obéissent à certains traits des autobiographies de femmes comme une relativement grande place accordée aux sujets collectifs (le groupe, les travailleuses, le mouvement, la famille), elles s'en démarquent également par d'autres.

Parmi celles qui ont déjà été (partiellement) éditées mais ne sont plus disponibles, on trouve certains classiques, comme l'autobiographie de Vera Figner (traduction de Victor Serge) dont le texte n'est cependant pas complet. Le projet d'édition de l'autobiographie de Goldman par L'Echappée annoncé pour 2015 n'a pas abouti pour l'instant.

Isabel Meredith, nom de plume des sœurs Rossetti (nièces du peintre) qui ont été à l'origine d'un des premiers journaux anarchistes londoniens. Leurs souvenirs romancés traitent du milieu anarchiste avec humour mais aussi une certaine bienveillance.

L'autobiographie de Marie Ganz, ouvrière du textile anarchiste à New York au début du 20^e siècle, proche de l'IWW et emprisonnée après sa tentative de meurtre sur John D. Rockefeller, Jr, est un autre ouvrage à traduire. La trajectoire qui mène Ganz à renoncer à l'anarchisme sous l'influence de son époux est un peu trop appuyée (écrivain de profession, il a co-écrit l'ouvrage) mais les passages tels que les grèves de chômeurs soutenues par l'IWW au début du 20^e siècle et leur répression, son séjour en prison ou l'électrochoc de l'explosion de Lexington Avenue sont prenants et intéressants. D'ailleurs, après avoir traduit un extrait de son séjour en prison et mis le texte à disposition dans une brochure lors du salon du livre anarchiste de Berne, il a rapidement été repris et lu à l'antenne d'une radio lyonnaise.

L'autobiographie de Juana Rouco Buela a été publiée en espagnol avec une préface d'Hélène Finet, collaboratrice des éditions Nada et enseignante à l'université de Pau, qui y a organisé récemment un

colloque sur les femmes anarchistes dans la révolution espagnole.

Sur le chemin de l'échafaud de Kanno Suga pose un certain nombre de problèmes spécifiques. D'abord c'est un texte court, écrit durant sa détention avant son exécution. Il comporte un certain nombre de poèmes. Le contexte de la fin de l'ère Meiji au Japon et du mouvement anarchiste japonais est très mal connu. Peu de sources connues, celles qui existent ont souvent oublié les femmes. Ito Noe associée au film des années 1960 *Eros plus massacre*. Hypersexualisation de la féminité japonaise (un peu surtout quand elles complotent pour assassiner l'empereur ça arrange rien). Une possibilité serait de publier dans un même ouvrage les articles parus sur/des anarchistes japonais dans *Mother Earth*. Présente les liens internationaux des anarchistes japonais (alors même qu'elle attend la mort, Kanno Suga apprend l'anglais).

Ce n'est pas là une liste exhaustive, loin s'en faut, on pourrait également citer les autobiographies de Rose Pesotta, Elizabeth Gurley-Flynn, Annie Besant... Une quantité de textes disponibles qui présentent chacun leurs intérêts et leurs difficultés. Certaines peuvent être entreprises avant d'autres selon des échéances qui peuvent permettre de profiter d'un peu d'attention du grand public, par exemple : le Pape actuel parle souvent de canoniser Dorothy Day.

3. Romans

Les textes de femmes anarchistes ne se limitent pas aux textes politiques et aux témoignages autobiographiques. De nombreux-ses anarchistes ont eu recours à la littérature à différentes fins (voir l'ouvrage de Jesse Cohn *Underground Passages*).

L'un des premiers romans qui semblait nécessaire de faire paraître en français est *Vergetures / Femmes et Pommiers* de Moa Martinson. Anarcho-syndicaliste et grand nom de la littérature prolétarienne suédoise, quelques ouvrages de Moa Martinson ont été traduits en allemand et en anglais, principalement par des maisons d'édition féministes. Ses romans se concentrent en effet, le plus souvent, sur des personnages féminins et développent une écriture et un rapport au corps très différent du roman bourgeois de l'époque. Le titre originellement voulu par l'auteure, *Vergetures*, faisant directement référence aux corps de femmes que l'on retrouve dans des scènes telle que la scène des bains qui ouvre ce roman où la scène d'accouchement, a été jugé problématique par l'éditeur de ce roman en 1933. Il a donc reçu le nom étrange de *Femmes et Pommiers*. Nous avons pris contact avec une traductrice du suédois et une personne en charge de trouver les financements nécessaires. Finalement, Gingko a annoncé la sortie de *Femmes et Pommiers* pour août 2016 (maintenant repoussé à décembre 2016). Nous allons prendre contact avec elle au sujet de la diffusion de cet ouvrage dans les différents salons du livre et autres événements anarchistes.

Pour ce qui est des ouvrages en français, Marie-Pier Tardif vient de commencer en 2015 une thèse sur les romancières anarchistes françaises entre la fin du 19^e et le début du 20^e et en établit ainsi une bibliographie critique. Nous avons pris contact avec elle dans l'espoir qu'elle nous signale les ouvrages ayant besoin le plus urgemment de (ré)éditions et/ou qu'elle en prenne en charge l'appareil critique. Elle a montré un enthousiasme certain pour ce projet.

Une autre femme anarchiste qui a été une romancière prolifique et un personnage fascinant est Leda Raffanelli. Plusieurs ouvrages récents, en italien et en anglais, retracent la vie de cette éditrice et romancière italienne musulmane et anarchiste.

Les romans écrits par des femmes anarchistes à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle appartiennent en général à des genres du réalisme social. Aujourd'hui, par contre, on trouve principalement des auteurEs des littératures contemporaines de l'engagement social : solarpunk, weird...

La fiction a également un lien étroit avec l'histoire perdue des femmes. A la suite de Monique Wittig, certaines chercheuses essaient d'inventer l'histoire qu'il nous faut quand elle ne peut être reconstituer suffisamment faute de sources fiables.

3. Penser les histoires plurielles

1. Autodidactisme

Beaucoup d'historienNEs de l'anarchisme sont autodidactes, on peut par exemple citer José Peirats et les trois volumes de son *Histoire de la CNT*, qui continuait de déclarer comme profession celle d'ouvrier fabricant de briques. Leurs approches sont souvent encouragées par un besoin de rétablir certaines visions des choses par rapport à l'histoire libérale ou marxiste.

Cependant, de même que Spivak met en garde contre les paradoxes de vouloir donner la voix aux subalternes, qui en sont par définition privés, Donna Haraway expose les dangers de vouloir établir un point de vue d'en bas dans son article « Situated Knowledges ».

2. Histoire par en bas, histoire populaire, histoire orale

Mikiso Hane, historien du Japon aux États-Unis a été un pionnier de la traduction et de l'édition des écrits de femmes révolutionnaires et anarchistes japonaises. Son objectif était de rendre accessibles des sources différentes, principalement des point de vues paysans et/ou de femmes de l'ère Meiji.

L'histoire orale de l'anarchisme permet réellement d'avoir une histoire du mouvement qui se concentre d'avantage sur les personnes impliquées dans tous les aspects logistiques plutôt que celles qui se spécialisent dans la propagande et ont un accès privilégié à l'écrit. Dans ce domaine,

Anarchist Voices: An Oral History of Anarchism in America de Paul Avrich reste une référence. Il y a eu de nombreuses autres enquêtes menées, en particulier sur les exiléEs de la révolution espagnole, ainsi que celle menée par Claire Auzias auprès des anarchistes lyonnais de l'entre deux guerres.

La plupart de ces projets accordent une part beaucoup plus importantes aux témoignages de femmes et mettent souvent à mal la description des femmes anarchistes comme femmes d'anarchistes, en révélant le rôle essentiel de personnages souvent considérés comme de second plan.

3. Historiographie anarchiste, points de vue féministes, queer, post-coloniaux, l'édition comme chaînon de production du savoir féministe et anarchiste

Nous avons vu l'importance de développer une historiographie anarchiste en parallèle aux historiographies marxistes et libérales. Un exemple intéressant d'un livre sur lequel nous avons travaillé (et pour lequel AK Press seraient prêtEs à nous laisser les droits d'exploitation en France sans avance) est l'ouvrage de Shirley et Stafford *Dixie Be Damned*, sur les épisodes insurrectionnels dans le Sud des Etats-Unis depuis les révoltes d'esclaves jusqu'aux émeutes de prisonnières dans les années 1970. Les auteurEs résument ainsi leur démarche :

Dixie Be damned n'est pas une « histoire populaire » du Sud ni un ensemble d'articles universitaires politiquement détachés au sujet des révoltes de cette région. C'est une expérience de lecture et d'écriture de l'histoire du point de vue de deux anarchistes qui ont grandi dans cette région. Nous voulions voir si le fait de partager ces histoires éclairerait pourquoi le passé semble si inextricablement présent lorsque nous nous trouvons en conflit avec des pouvoirs qui veulent nous faire oublier notre histoire.

Bien que ce projet ait subi un processus de recherches, d'édition et de travail sérieux, il n'a rien d'objectif. L'objectivité est un mythe, visant à attirer les lecteurs-trices par la promesse d'une narration claire et linéaire qui se présente comme un passé authentique et indéniable. Cette objectivité protège le status quo en présentant l'histoire comme naturelle et inévitable. Cependant il n'a pas été simple pour les historien-nes d'accomplir cette tâche d'édulcoration de notre passé. Lorsque la révérence d'un conteur envers le Vieux Sud et le « patrimoine sudiste » ne peut éviter les taches de racisme et de misogynie, l'histoire se change en une narration au sujet du progrès, délicatement tissée, qui évite soigneusement tout fil de violence ou de luttes d'émancipation qui menaceraient la paix sociale.

Nous admettons complètement être également des conteurs. Nous écrivons cet ouvrage non pour présenter la Vérité aux lecteurs-trices, mais pour souligner les moments de révoltes dans lesquels nous avons trouvé une source d'inspiration et de courage, dont nous tirons une possibilité d'une autre point de vue historique et par là même d'une autre point de vue sur nos luttes actuelles. Les récits sélectionnés dans cet ouvrage ne visent pas à reconsidérer l'histoire de toute cette vaste région du monde sous un nouvel aspect unique : ce serait là un projet dogmatique, futile et, au final, autoritaire. C'est toujours le risque quand on écrit l'histoire : par la sélection inévitable de certains épisodes qui soulignent un certain point de vue, on risque d'imposer une perspective sur le monde vulgaire et unidimensionnelle. Nous sommes ouvert-es à la possibilité que le « projet historique » soit une entreprise profondément autoritaire mais nous restons déterminé-es à digérer et tirer les enseignements des nombreuses révoltes et luttes que l'on nous a cachées. Nous nous laissons de lire les analyses historiques de ceux dont les désirs diffèrent si fortement des nôtres.⁴⁴

Ce projet rejoint en grande partie l'historiographie féministe défendue par des gens telles que Sheila Rowbotham (féministe, socialiste, disciple d'E.P. Thompson et apparemment pas traduite en français, ce qui est assez ridicule).

Une telle approche de l'historiographie anarchiste doit prendre en compte non seulement les différentes composantes du mouvement anarchiste dans toute sa richesse, mais doit également s'intéresser aux luttes que l'on pourrait décrire rapidement comme libertaires ou tout du moins dont la théorie et la pratique anarchistes ont des choses à apprendre, mais qui ont eu lieu soit dans des sphères culturelles où l'anarchisme n'existait pas ou même en opposition à un mouvement anarchiste donné (l'individualisme subversif des femmes à Barcelone).

Cela pose un grand nombre de problèmes, et les attitudes colonialistes ne sont pas absentes de certaines de ses démarches. Travail de Maia Ramnath sur l'Inde.

Pour comprendre le rôle de l'édition dans la production et le partage des savoirs féministes et anarchistes, il faut d'abord ne pas cantonner l'édition à l'édition de livres (et encore moins de livres avec ISBN), puisque la presse et principalement les brochures y tiennent une place extrêmement importante.

Dans la littérature sur le sujet, le rôle de l'édition indépendante et militante n'est approché que

⁴⁴ Shirley, Neal et Saralee Stafford. *Dixie be damned : 300 years of Insurrection in the American South*. Oakland : AK Press, 2015. p.1-2

comme celui d'un contre-pouvoir porteur de diversité contre l'hégémonie de l'industrie culturelle. Nous n'avons trouvé que peu de ressources écrites sur le développement de leur propre champ de connaissance, leurs propres oublis et impensés, suivant leur projet politique propre.

III. Projet éditorial

Ces considérations nous ont amené à envisager la fondation d'une association dont le but est d'entreprendre ou d'aider à la publication d'ouvrages de femmes anarchistes et au développement d'une historiographie anarchiste critique (financement, mises en relation, communication). Le souhait de prendre en charge l'édition des livres a été renforcé par la légère déception qu'a été la parution de la brochure sur Clara Wichmann aux éditions du Monde Libertaire au printemps 2016. Bien que cette première publication en français d'une anarchiste importante soit une grande joie, certains aspects de l'ouvrage, qui était d'abord sensé paraître chez un autre éditeur étaient assez peu esthétiques.

Ce projet a porté plusieurs noms et porte aujourd'hui le nom d'éditions Chatterton, qui reprend à la fois l'éthique DIY du projet, l'idée de réparer des fuites dans l'écriture de l'histoire tout en rappelant le poète romantique mort de faim faute de n'avoir été payé, entre autres. Les statuts n'ont pas été déposés pour l'instant car l'adresse postale déposée sera publique, nous espérons en discuter avec des locaux d'associations amies.

L'un des premiers objectifs a été la collection d'articles pour une revue qui pourrait présenter le projet de façon générale. Le sommaire provisoire se présente ainsi :

Éditorial.....	
Politiques de genre et historiographie anarchiste, par Judy Greenway	
Anarchisme et littérature, Jesse Cohn.....	
Sur les dernières #occupations..... (ou pas?)	
Lire Sumit Sarkar à travers l'histoire et l'historiographie anarchistes, Maia Ramnath	
Dossier : femmes et luttes anti-carcérales.....	
Ne jugez point ! par Marie Kügel.....	
Les femmes de l'abysse, par Marie Ganz.....	
La révolte de 1975 au centre correctionnel pour femmes de Caroline du Nord, par Neil Shirley et Saralee Stafford.....	
Bibliographie.....	
Collection fenomeni morbosì.....	
The Weird : sommes-nous une vague ? par A (W) Baader	
Dulce et decorum est, par A (W) Baader.....	
In the future you are only theory par Merlin Seller....	
Annonce du catalogue automne hiver 2016-2017.....	
Copinages.....	
Les éditions Badasses zines.....	
Présentation revue Muscle.....	

Présentation des éditions métagraphes.....	
Présentation de Timult.....	
Screaming Violets.....	
Présentation Lies: a journalist of materialist feminism, preface du n°1	
Solidarité : Un local pour le CRAS (Centre de recherches pour l'alternative sociale)	
Lectures.....	
Revolutionary Feminist reader, second edition (Communist initiative, 2016)	
Taking sides édité par Cindy Milstein (AK Press, 2015)	
Une semaine de péché, Femmes et Pommiers, littérature prolétaire scandinave	
Angels with dirty faces.....	
demander à Noomi B Grüsigg un CR de <i>Captive Genders</i> ?	
Hag Seed, de Margaret Atwood.....	
Player, de Merlin Seller.....	
Devenir unE amiE des éditions Chatterton.....	

La plupart des articles ont été écrits et/ou traduits, les accords de Judy Greenway, Jesse Cohn et A (W) Baader pour l'utilisation de leurs travaux sont obtenus. Les idées d'articles pour les sections « copinages » (présentation de projet en lien avec le livre ou l'écriture) et « lectures » (critiques de livres) sont par contre utilisées lors d'ateliers d'écriture commune et conviviale visant à donner confiance et expérience à des personnes peut à l'aise avec le travail d'écriture. Et Noomi B Grüsigg a répondu que plutôt que d'écrire sur *Captive Genders*, elle souhaiterait traduire l'introduction de la nouvelle édition par CeCe McDonald et nous devons contacter AK Press a ce sujet.

Les extraits de Marie Kügel, Marie Ganz, Shirley et Stafford, et A (W) Baader visent à faire connaître des ouvrages dont nous comptons publier l'intégralité dans un futur proche, peut-être en coédition avec les éditions métagraphes pour le Shirley et Stafford (certains de ces textes sont reproduits ici en annexes). C'est en nous renseignant sur la possibilité d'utiliser la maquette intérieure du livre en langue originale de cet ouvrage que nous avons découvert que Margaret Kiljoy, qui l'a conçu, a mis en ligne une maquette-type pour InDesign (<http://birdsbeforethestorm.net/2015/09/book-template/>) ainsi qu'une documentation suffisamment complète pour que des novices puissent s'en servir. C'est probablement la maquette qui sera utilisée comme template pour les premiers ouvrages publiés, même si cela remet en cause notre attachement aux logiciels libres.

Le livre de Marie Kügel est en cours de correction pour ce qui est de la version électronique, nous allons rencontrer des imprimeurs pour voir si un tirage papier est réalisable. Le projet de A (W) Baader est assez intéressant parce qu'il est plus ambitieux au niveau de sa fabrication. Alors que la première considération pour les livres imprimés de textes politiques de femmes anarchistes est l'accessibilité et de garder un coût de production minimal, nous avons décidé de garder un prix pour

le livre électronique comparable à l'édition anglaise et de faire par contre une édition papier illustrée par une artiste de la même mouvance artistique que l'auteur et d'utiliser un processus de reliure artisanale.

Conclusion

Promouvoir l'édition des textes de femmes anarchistes est nécessairement un projet à long terme. Les premières étapes prendront la forme de brochures et de livres électroniques. La prochaine étape est une série de brochures sur l'amour libre, qui offriront pour la première fois en français des textes du journal anarchaféministe argentin de la fin du 19^e siècle *La Voz de la Mujer*, grâce à la contribution d'une traductrice féministe lausannoise d'origine argentine, ainsi que deux articles de Ito Noe, dont Hélène Bowen-Raddeker déplore le fait que l'œuvre journalistique reste en grande partie inconnue.

Après le recueil d'article de Marie Kugel, le prochain ouvrage numérique est un recueil des articles de Marie Isidine, proche et traductrice de Kropotkine, biologiste spécialiste du comportement des poissons. Étant donné que la plupart de ses articles portent sur la révolution russe de 1917 et la prise de pouvoir autoritaire du parti bolchévique, nous espérons le sortir avant 2017. Il y a des chances pour que les commémorations du centenaire de la révolution russe suivent toutes les autres commémorations de ce genre et oublient des pans entiers des diverses contributions des femmes. À cette occasion, il serait également intéressant de se renseigner à cette occasion sur les droits des *Mémoires d'une révolutionnaire* de Vera Figner que Gallimard ne semble pas avoir réédité depuis 1930. Cette entreprise demande davantage de travail, en particulier parce que les différentes éditions dans diverses langues ont fait l'objet de coupes et de censures et qu'aujourd'hui aucune édition ou traduction complète n'existe. Cependant, une réédition de la traduction de Victor Serge peut être une première étape vers un travail éditorial plus complet, qui pourrait s'inspirer de l'appareil critique remarquable de l'édition par Lux des *Mémoires d'un révolutionnaire* de Serge.

Mi-septembre, le colloque sur l'anarchaféminisme de l'université de Loughborough et la journée d'études sur les femmes révolutionnaires de la Working Class Movement Library de Salford nous permettront de tenir une table pour AK Press (et de rediscuter du manuscrit que je leur avais promis pour il y a 3 ans) et de présenter les écrits de Margarethe Faas-Hardegger (partiellement traduits en anglais pour l'occasion). Nous ne pensons pas nous rendre cette année au salon du livre anarchiste de Londres (fin octobre) pour privilégier la distribution de nos ouvrages en France et essayer d'établir des liens avec des éditeurs et des auteurs non-anglophones en nous rendant à d'autres événements.

Cette pratique doit être non seulement réflexive mais en lien avec les autres composantes du milieu anarchiste et du milieu du livre indépendant.

Annexes

Extrait des “ Thèses sur la communauté terrible ”, Tiqqun, 2001

22 LE PERSONNEL, dans la communauté terrible, n'est pas politique.

23 LE MENEUR est le plus souvent un homme car il agit au nom du Père.

24 AGIT AU NOM du père celui qui se sacrifie. Le Meneur est en effet celui qui perpétue la forme sacrificielle de la communauté terrible par son sacrifice propre et par l'exigence de sacrifice qu'il fait peser sur les autres. Mais comme le Meneur n'est pas le Tyran - tout en étant, à plus forte raison, tyrannique - il ne dit pas ouvertement aux autres ce qu'ils doivent faire; le Meneur n'impose pas sa volonté, mais il la laisse s'imposer en orientant secrètement le désir des autres, qui est toujours en dernier ressort le désir de lui plaire. À la question “ Que dois-je faire? ”, le Meneur répondra « Ce que tu veux », car il sait que son existence dans la communauté terrible empêche dans les faits les autres de vouloir autre chose que ce qu'il veut.

25 CELUI QUI AGIT au nom du Père ne peut pas être questionné. Là où la force s'érige en argument, le discours se retire en bavardage ou en excuse. Tant qu'il y aura un Meneur—et donc sa communauté terrible—il n'y aura pas de *parrhèsia* et les hommes, les femmes et le Meneur lui-même seront en exil. On ne peut pas mettre en discussion l'autorité du Meneur tant que les faits prouvent qu'on l'aime tout en détestant son amour pour lui. Il arrive que le Meneur se mette en question de lui-même, et c'est alors qu'un autre prend sa place ou que la communauté terrible, restée acéphale, périt d'une poignante hémorragie.

20 LE MENEUR est réellement le meilleur de son groupe. Il n'usurpe la place de personne et tout le monde en est conscient. Il ne doit pas se battre pour le consensus, car c'est lui qui se sacrifie le plus ou qui s'est le plus sacrifié.

27 LE MENEUR n'est jamais seul, car tout le monde est derrière lui, mais en même temps il est l'icône même de la solitude, la figure la plus tragique et la plus dupe de la communauté terrible. C'est seulement en vertu du fait qu'il est déjà à la merci du cynisme et de la cruauté des autres (ceux qui ne sont pas à sa place), que le Meneur est par moments véritablement aimé et chéri. [...]

POST-SCRIPTUM

Tout le monde connaît les communautés terribles, pour y avoir séjourné ou pour y être encore. Ou

simplement parce qu'elles sont toujours plus fortes que les autres et qu'à cause de cela on y reste toujours en partie—tout en en étant sorti. La famille, l'école, le travail, la prison sont les visages classiques de cette forme contemporaine de l'enfer, mais ils sont les moins intéressants car ils appartiennent à une figure passée de l'évolution marchande et ne font plus que se survivre, à présent. Il y a des communautés terribles, par contre, qui luttent contre l'état de choses existant, qui sont à la fois attirantes et meilleures que « ce monde ». Et en même temps leur façon d'être plus proches de la vérité—et donc de ta joie—les éloigne plus que toute autre chose de la liberté. La question qui se pose à nous, de manière finale, est de nature éthique avant que d'être politique, car les formes classiques du politique sont à l'étiage et ses catégories nous vont comme nos habits d'enfance. La question est de savoir si nous préférons l'éventualité d'un danger inconnu à la certitude de la douleur présente. C'est-à-dire si nous voulons continuer à vivre et parler en accord (dissident certes, mais toujours en accord) avec ce qui s'est fait jusqu'ici—et donc avec les communautés terribles,—ou si nous voulons interroger la petite part de notre désir que la culture n'a pas encore infesté de son pesant borbier, essayer—au nom d'un bonheur inédit—un chemin différent.

Extrait de “ (Re)membering women and (re)minding men : the gender politics of anarchist history ”. Judy Greenway, 2010.

Historiographies féministes

L'**approche supplémentaire** est habituellement pris comme point de départ habituel pour essayer de remédier aux exclusions de l'histoire. On perçoit des manquements d'éléments importants des histoires existantes, auxquels une nouvelle histoire viendrait ajouter des éléments : il s'agit de “ redonner aux femmes leur place légitime dans l'histoire ” selon la formule consacrée. Au départ, l'accent est souvent mis sur des individus, souvent à la recherche, sinon d'héroïnes, tout du moins de femmes qui étaient les précurseurs des questionnements féministes actuels. Dans l'histoire anarchiste, cette approche tente d'ajouter des personnages tels qu'Emma Goldman ou Voltairine de Cleyre au corpus des anarchistes important. (Je reviendrai plus loin à la question de l'“ importance ”.) L'intérêt de cette approche est qu'en plus de (re)découvrir des personnalités jusqu'alors négligées, elle soulève la question du processus de création d'un corpus de classiques. Dans les meilleurs des cas elle peut également démontrer quelque chose au sujet des processus d'ignorance et d'oubli.

Le court-circuit Emma Goldman

Dans l'écriture de l'histoire anarchiste, la personnalité qui a le plus bénéficié de l'approche supplémentaire est Emma Goldman. Seule femme connue en dehors des cercles anarchistes, son travail a été largement réédité au début du mouvement de libération des femmes et elle a été le sujet de nombreux livres et articles, parfois excellents, depuis lors ; en fournir une analyse demanderait bien plus d'espace que ce que j'ai ici. Mais je souhaite souligner comment l'invocation du nom “ Emma Goldman ” est utilisé pour clore les débats sur le féminisme anarchiste – ce que j'appelle le court-circuit Emma Goldman.

Plus d'une fois, j'ai entendu des commentaires tels que : “ Bien entendu, Emma Goldman avait déjà tout dit. ” De telles remarques ne sont pas faites par respect envers Emma Goldman, mais par manque de respect pour ce qui se dit aujourd'hui. Cela implique qu'après Emma Goldman, il n'y a plus rien à dire (ou à entendre) sur le féminisme. En effet, un livre récent prétend qu'avant Emma Goldman, le féminisme était sans intérêt pour les anarchistes car il ne s'occupait que du droit de vote. En réalité, les mouvements féministes multiples de l'époque et de la zone géographique d'Emma Goldman traitaient d'une gamme de problèmes très vaste et, comme mentionné ci-dessus, comptaient de nombreuses femmes anarchistes dans leurs rangs.

Les relations de Goldman elle-même avec les féministes et le féminisme étaient profondément ambivalentes. Sa critique du mouvement des femmes de l'époque ne reconnaît ni sa diversité ni sa complexité : en se projetant comme la pionnière de l'émancipation véritable, elle rend les autres féministes anarchistes invisibles. L'utiliser aujourd'hui pour attaquer le féminisme anarchiste renforce cette invisibilité. Le féminisme anarchiste n'a pas vu le jour et n'est pas mort avec Emma Goldman. Même si le fait même de pointer cela du doigt aide à garder son nom au premier plan, on s'interroge ici sur son rôle dans l'historiographie anarchiste (et l'argumentaire anti-féministe).

L'approche des questions de femmes

Si, décrite de façon réductrice, l'approche supplémentaire augmente le nombre de noms de femmes dans l'index d'un livre, l'approche des questions de femmes augmente le nombre de sujets abordés. Cette approche s'intéresse à des zones spécifiques de la vie qui ont été d'une importance particulière pour les femmes, en éclairant des pans jusqu'alors négligés de l'histoire telles que le travail domestique, la reproduction et la sexualité, révélant les aspects "cachés" de la vie. Bien qu'elle puisse être vue comme une variation de l'approche supplémentaire, dans les meilleurs des cas elle va plus loin dans sa remise en cause des histoires existantes, des idées sur ce qui est important ou pas, significatif historiquement ou même digne d'études et de recherches sérieuses. Elle facilite également une analyse qui se porte sur des groupes ou des mouvements plutôt que sur des individus.

Dans l'histoire anarchiste, cette approche est la plus évidente dans les écrits portant sur la sexualité et la liberté de reproduction ; qu'elles soient ou non caractérisées de "questions de femmes", ce sont des domaines dans lesquels de nombreuses femmes anarchistes étaient impliquées activement et sont donc devenues plus visibles pour les chercheurEs. Malgré les efforts de certainEs historienNEs pour caractériser ces sujets d'activisme comme relevant de la question de la liberté d'expression ou comme étant neutre de genre, beaucoup de ces femmes ont en réalité développé des points de vue spécifiquement féministes et anarchistes.

Le danger d'une approche thématique est qu'elle facilite la ghettoïsation : par exemple, l'importance de la sexualité peut être reconnue en passant dans une histoire large de l'anarchisme, mais n'en fait toujours pas partie intégrante et n'y occupe pas une grande place : les réflexions approfondies sont gentiment laissées aux femmes et aux queer (et à quelques compagnons de route). Trop souvent, si déjà elles sont mentionnées, les "questions de femmes" occupent au mieux une place dans un chapitre ou une sous-partie du livre ou de l'article et, au pire, une mention en passant dans une phrase qui liste toutes les choses que l'anarchisme est censé inclure.

L'approche inclusive est par certains aspects une variation plus complexe de l'approche additive. En général, elle s'intéresse à des événements historiques, des campagnes ou des mouvements

particuliers qui ont parfois été déjà longuement étudiés, et étudie les rôles que les femmes y ont joué : elle cherche à remettre les femmes dans le paysage. Cette approche a fait d'importantes incursions dans l'histoire du syndicalisme, des mouvements contre la guerre et les mouvements socialistes. Un exemple intéressant dans l'histoire anarchiste se trouve dans les études sur le rôle des femmes dans la guerre civile espagnole. Des histoires qui étaient jusqu'alors dominées par les hommes deviennent plus complexes à mesure que les rôles des femmes sont reconnus. D'anciennes histoires sont rafraîchies et réévaluées. On se souvient des femmes (re-membered) : elles deviennent membres de toutes les histoires. À ceuls qui défendent que l'anarchisme, dans certains lieux, à certaines époques, ne comptait pas de femmes ou très peu, je leur dis de regarder à nouveau, vous pourriez être surprisEs, comme je l'ai été dans mes propres recherches. Ce sont souvent les femmes qui donnent le soutien pratique, la mise en place qui permet aux activités mieux visibles de se dérouler.

Les hommes s'assoient et philosophent, alors que les femmes s'occupent du travail à faire.

Reconnaître le travail domestique politique modifie le paysage et soulève à nouveau des questions sur ce à quoi on accorde de l'attention et de la valeur dans les histoires anarchistes.

En remettant en cause les versions existantes de l'histoire, l'approche inclusive peut commencer à attirer l'attention sur le processus d'exclusion historique – depuis la misogynie ouverte jusqu'à ces angles morts qui sont inévitables dans toute histoire, nécessairement partielle. Elle est peut être moins efficace que l'approche des questions de femmes pour remettre en cause la manière dont ces histoires sont structurées – qu'est-ce qui détermine une période historique, ou compte comme un événement significatif ? Pourquoi certaines histoires sont-elles perçues comme plus importantes, alors que d'autres ne sont jamais racontées ?

L'approche transformative

C'est en considérant de telles questions que certaines historiennes féministes ont commencé à repenser leur approche, à demander ce qui se passerait si l'accent était mis sur le genre plutôt que sur les femmes. Si, plutôt que d'être une catégorie naturelle ou sociale, " la femme " ne peut être comprise seulement comme un des termes d'une relation, alors les hommes et la masculinité doivent être étudiées pour comprendre ce qui arrive aux femmes. Si l'on doit se souvenir des femmes, les rendre visibles, les hommes sont déjà visibles, de façon aveuglante : en obscurcissant les autres présences. Mais si les hommes sont visibles, ce n'est pas en général le cas du genre. De nouveau, un regard rapide aux index et aux intitulés de chapitres est révélateur : le lus souvent, on y trouve une prolifération de noms d'hommes par rapport à ceux de femmes, les " femmes " ou le " féminisme apparaissent parfois comme catégories alors que les " hommes " ou la " masculinité " pourraient aussi bien être des espèces en voie de disparition.

Excusez-moi, camarades, où sont tous les hommes ?

“ Replacer les hommes ” dans l’histoire signifie faire attention à ce que signifie le fait d’être un homme dans différents contextes historiques ; analyser les masculinités à mesure qu’elles émergent des événements, organisations et schémas d’interactions sociales et les affectent.

Ce sentiment de n’être quelque part pas là, de la manière dont les hommes sont là.

Si les femmes sont affectées par le sentiment d’être une minorité, qu’en est-il du sentiment souvent pris comme une évidence de faire partie d’une majorité dominante ? Ce n’est pas une simple question de nombres, mais une question de mise en relation dans la construction des identités et la distribution du pouvoir. En plus de poser des questions aussi fondamentales, cette approche permet d’explorer de nouvelles manières d’étudier et de comprendre des activités dominées par les hommes telles que la guerre. Récemment, une étude des constructions de la masculinité commence à être visible dans certaines histoires anarchistes de la sexualité, en particulier de l’homosexualité masculine, mais beaucoup reste à faire.

L’un des risques de l’approche de genre est le fait qu’elle puisse être utilisée pour suggérer que l’histoire des femmes est en quelque sorte démodée ou théoriquement déficiente. D’un autre côté, elle peut permettre aux historienNEs de continuer, avec une perspective nouvelle et “ améliorée ”, à s’adonner à leur fascination pour les sujets masculins, et donc de réitérer la place des hommes comme centre de l’intérêt historique. Mais dans les meilleurs cas, une histoire genrée nous rappelle la construction des féminités et des masculinités dans et par l’écriture de l’histoire. En parlant de la “ place ” des hommes ainsi que de celle des femmes, elle peut commencer à déplacer non seulement ces catégories, mais les relations de pouvoir qui les sous-tendent.

Annexe 3 : Table des matières provisoire Forgotten anarchism (circa 2013)

1. Towards the Revolution

Part 1. Class, Organisation & Revolution

Chapter 1. Anarcho-Syndicalism

The organisation of Swiss proletarian women, by Margerethe Faas (1907)

The use and need for a union, by Léa Wullschleger (1907)

Women's idealist duties in the workers' movement (1908)

Waged Child Labour, by Margerethe Faas (1908)

Letter to Pierre Monatte, by Marie Guillot (1914)

Sabotage, by Elizabeth Gurley Flynn (1916)

Battle at La Grange-aux-Belles, by May Picqueray (re 1924)

The need for women's unions, by Milly Witkop-Rocker (1925)

Workers' unions & the Social Revolution, Marie Isidine (1931)

Confidence, by Maryvonne (1932)

Chapter 2. Strikes

The Sugar Breakers: Notes on a strike, Séverine (1897)

The clerks' strike in Paris, Maximilienne Biais (1909)

Midinettes on strike, May Picqueray

Discussions with Women on strike, Ito Noe (1920)

The 1933 Los Angeles Garments' Workers Strike, by Rose Pesotta

Chapter 3. Class

In Favour of Life: On Antagonism of Interests, Alexandra David-Néel (1898)

European Enthusiasm for the Cuban Revolution, Isabel Meredith (1903)

On the question of Women's Labor, He-Yin Zhen (1907)

The Mexican revolution, Voltairine de Cleyre (1911)

Feminism and the working-class, Madeleine Pelletier (1912)

The Issues of Tomorrow, Marie Isidine (1919-)

Historical materialism and individuality, Clara Wichmann (1920)

Woman must Work, Madeleine Pelletier (1921)

Chapter 4. Organisation

A Discussion on Anarchist Organisation, Isabel Meredith (1903)

A Wise Move: On Anarchist Organization, Lucy Parsons (1907)

Let's keep it short, Sophie Zaikowska (1912)

The Commune in theory and practice, Aimée Köster (1922)

Organisation and party, Marie Isidine (1928)

Chapter 5. The Russian revolution

Woman's share in Russian nihilism, Ella Norraikow (1891)

The Peasants in the Russian Revolution, Ida Mett

Speech at the All-Russian Anarchist-Communist Congress in Moscow, Maria Nikiforova (1918)

To the Workers of the West, by Maria Spiridonova (1921)

The Truth about Kronstadt: an Attempt at a Libertarian Soviet Revolution, Marie Isidine (1921)

What Anarchists said at the time of the Kronstadt Commune, by Ida Mett

The Makhnovist movement, by May Picqueray

Political prisoners, by Mollie Steimer (1923)

Part 2. Love in Revolutionary Times

Chapter 1. Love stories

From Paris to Barcelona, by Rirette Maitrejean (1959)

The Anarchist, by Isabelle Eberhardt (1904)

Love and Colonialism: On meeting Pak Yeol, by Kaneko Fumiko (1923?)

Kropotkin's Obituaries by the Strunsky sisters (1924)

Letter to E. Armand, América Scarfó (1928)

Rosa Sacco: A Brave woman (1928)

Chapter 2. Relationships

Free love, by Madeleine Vernet (1907)

Marriage or free love, by Madeleine Pelletier (1921)

The wall of private life, by Madeleine Pelletier (1921)

From Browning to free love, by Henriette Marc (1922)

The Shackles of Marriage, Aimée Köster (1922)

The feminine "I", Eugénie Casteu (1923)

Remaining single: a superior state, by Madeleine Pelletier (1923)

Something about Free Love, Traudchen Caspers (1926)

Chapter 3. Children and family

Motherhood and Marriage, Henriette Fuerth

Feminism and Family, by Madeleine Pelletier (1911)

The Dissolution Of Family, Madeleine Pelletier (1920)

Love and Motherhood, by Madeleine Pelletier (1923)

Orphanage, Madeleine Vernet

There is no such thing as family, Maximilienne (1929)

My children are only on loan... they belong to themselves, by Christine Jope-Slade (1930)

2. Fighting for Freedom

Part 1. Their Violence and ours

Chapter 1. Violence

Anarchism and Violence, Louisa Sarah Bevington (1896)

Portrait of a Non-Violent Christian Anarchist, Isabel Meredith (1903)

Violence sometimes achieves more than gentleness, Madeleine Pelletier (1913)

The Death of the Dynamiters, Marie Ganz (re 1914)

Speech at the Memorial of Caron, Berg and Hanson, Rebecca Edelsohn (1914)

The Importance of Means to Achieve a Goal, Clara Wichmann (1920)

Sacco and Vanzetti, May Picqueray (re 1920)

Gandhi and the women's question, Martha Steinitz (1924)

The Moral Face of the Revolution, Marie Isidine (1925)

Petliura's Assassination, May Picqueray (re 1926)

The Vanquished who do not Die, Virgilia d'Andrea (1932)

Chapter 2. Repression

The Commune is Risen, Voltairine de Cleyre (1911)

Remember Ludlow!, Julia May Courtney (1914)

Frank Little at Calvary, Lola Ridge

Statement at the Federal hearing in re deportation, Emma Goldman (1919)

Haymarket was a riot, May Picqueray

Letter on the Buenos Aires tragedy, America Scarfo

Chaper 3. Prison

Crime and Criminals, Lucy Parsons (1906)

On the Way to the Gallows, Kanno Sugako (1911)

Cain, by Séverine

The Women Of The Abyss, by Marie Ganz

The cruelty of the prevailing conceptions on crime and punishment, Clara Wichmann (1922)

Helots of the South, Isabelle Eberhardt (1923)

The Exploitation of prisoners, Jeanne Humbert (1932)

Part 2. Equal Rights

Chapter 1. Women's rights

Cariatyds! Madeleine Vernet (1905)

Woman and Society, Corinne (1907)

Women's Rights Ernestine 1908 L'exploitée

Women's Rights 1908 Ida Reymond

La sacrifiée Une ouvrière 1908

Women's Freedom, by Lily Gair Wilkinson (1914)

Our enemy: women, Madeleine Pelletier (1921)

Women must work, Madeleine Pelletier (1921)

Chapter 2. Suffrage

Universal Suffrage Rights for Working Women, Marguerite Faas (1908)

A letter to Madeleine Pelletier, Madeleine Vernet (1908)

Anarchists come round to women's suffrage, by Madeleine Pelletier (1911)

Hunger-striking in America, by Rebecca Edelsohn (1914)

Deux opinions sur le vote des femmes, Fanny Clar

The issue of women's suffrage, Madeleine Pelletier

Letter to Gustave Hervé, Madeleine Pelletier

Chapter 3. Prostitution

He-Yin Zhen

The Traffic In Women, by Emma Goldman (1910)

Consumable Women, Ito Noe (1918)

On prostitution, Madeleine pelletier (1924 and 1928)

Chapter 4. Health

Hospital, by Madeleine Pelletier (1923)

Reproductive rights by Elise Ottesen-Jensen?

Abortion rights, Paule Mink (1895)

Hygiene, Rirette Maitrejean

Education, Jeanne Desmoineaux (1908) p.87-88

Abortion rights, Pelletier, 1911

Voltaire de Cleyre's letter about her abortion???

Chapter 5. Nutrition and animal rights

Lettre dans l'Aurore de Marie Huot (1901)

That text by SZ

The legal status of domestic animals, by Clara Wichmann (1920)

Veganism, by Sophie Zaikowska

3. Beyond the Horrors of War

Part 1. Patriotism and Militarism

Chapter 1. War

Marx, Bakunin and the War, Marie Isidine (1915)

Pacifist militant women, May Picqueray

War to war! Madeleine Carlier (1901)

Letter to Kropotkin regarding the Manifesto of the 16, Marie Isidine

Feminism and war, Madeleine Pelletier (1919)

The "victorious" murderer, by Henriette Marc (1922)

On the Manifesto of the 16, by Marie Isidine (1928)

Wives and mothers of refusers, Maximilienne (Feb 1930)

Chapter 2. Militarism

Militarism, He-Yin Zhen

How is it possible? by “A Mother” (1908)

Discord, Clara Gilbert Cole

Reorganisation and repression in the Red Army, Ida Mett

Women and warriors, by Henriette Marc (1922)

School and War, Madeleine Pelletier (1926)

The Vandals, Adèle Bernard-Guillot (1927)

Chapter 3. Nationalism, Racism, Antisemitism

Helen and Gretchen,

Southern Lynchings, Lucy Parsons (1892)

Patriotism and Feminism, by Madeleine Pelletier (1913)

Antisemitism, German woman

Why I shot a Royalist, by Germaine Berton (1923)

L'Action Française & the Germaine Berton and Philippe Daudet affairs, by May Picqueray

Part 2. New Ideas and old beliefs

Chapter 1. Education

What is worth while, Adeline Champney???

Sociological factors of female psychology, by Madeleine Pelletier (1907)

Scepticism, by Sophia Zaikowska (1912)

A propos de morale, Henriette Rousselet (1912)

On education, by Madeleine Vernet (1922)

Basketry in the modern school, Anna Koch-Riedel???

Chapter 2. Science

Bourgeoisie and Science, Pelletier (1919)

Superstition and science, by Henriette Marc (1922)

Du côté des dames, Maximilienne (jan 1930)

Chapter 3. Religion

Speech at the closing of the international free thought meeting, by Nelly Roussel (1905)

La Cathédrale, Fany Clar 1913

Begging on a pilgrimage, by Takamure Itsue (1918)

La religion contre la civilisation et le progrès, Madeleine Pelletier (1924)

The case of Henriette Alquier, Groupes Féministes de l'Enseignement Laïque (1927)

Frauen bund text

Buddhism, Alexandra David-Néel

Annexe 4 : Traduction d'un chapitre du livre de Dorothy Gallagher sur Carlo Tresca (2013).

Chapitre 6

Avant la guerre

Par une nuit d'hiver, en 1914, un certain nombre de personnes s'était rassemblé à Greenwich Village, dans la petite maison de briques roses de Mary Heaton Vorse. C'était un hiver particulièrement froid : « La neige n'arrêtait pas de tomber, se souvenait Vorse. Les files d'attente des soupes populaires le long de la boulangerie de Vienne sur Broadway, près de Grace Church, s'allongeaient chaque soir. La ville était pleine d'hommes sans abri. »

Dans la ville de New York, cet hiver-là, plus d'un quart de million de personnes étaient sans emploi et l'I.W.W. menait les chômeurs en cortèges jusqu'aux églises pour y demander un abri. Selon le Bureau d'Investigation, qui commençait alors à consigner les faits et gestes de Carlo Tresca, « des manifestations étaient orchestrées dans toute la ville de New York par le sujet et ses compagnons ». Lors du rassemblement de Union Square, Tresca exhorta les chômeurs. Il se souvint plus tard de ses paroles : il leur dit que les hommes étaient devenus des moutons dans la société organisée. Ils ont perdu même leur désir de survivre. Si vous n'étiez pas des moutons, leur dit-il, si vous étiez des loups, vous ne mendieriez pas de la charité. Vous iriez là où l'on stocke la nourriture et les vêtements et vous prendriez ce dont vous avez besoin !

Face à de telles paroles, le New York Times exigeait que les atteintes à la propriété et à l'ordre public soient contrés par « quelques policiers déterminés (...) et munis de lourdes matraques, » ce qui fut en effet la réaction de la police aux rassemblements de chômeurs à Union Square et Rutgers Square. Le groupe d'individus qui se retrouvèrent chez Mary Heaton Vorse devaient organiser un comité de soutien aux personnes arrêtées durant les manifestations.

Ce n'est pas uniquement de par l'objectif de leur réunion que ce regroupement était exceptionnel : il y avait là Elizabeth Gurley Flynn, Carlo Tresca et Bill Haywood, Emma Goldman

et Alexander Berkman, Frances Perkins et John Collier, Ben Gitlow et Juliet Stuart Poyntz entre autres. Il y avait déjà des désaccords. Mary Vorse se souvient que Flynn et Haywood était mécontents de la présence de jeunes anarchistes et Ben Gitlow écrit que Flynn reprocha à Goldman de façon « acerbe » d'avoir désobéi à des décisions de l'I.W.W. Mais, quelques années plus tard, les événements allaient les séparer, les idéologies se durcir et même des accords tels que ceux conclus ce soir-là allaient devenir inimaginables.

Vers la mi-avril, beaucoup de chômeurs quittèrent la ville pour travailler dans d'autres régions du pays, et Carlo et Elizabeth prirent le bateau pour descendre les rivières et canaux jusqu'à Tampa, où les travailleurs de la fabrique de cigares les avaient invités à parler. Tous deux avaient besoin de repos. Elizabeth avait souffert d'une bronchite tout l'hiver ; Carlo avait des problèmes gastriques chroniques depuis qu'il avait été frappé par un policier pendant la grève des employés d'hôtels l'année précédente. Ce voyage leur fit du bien. Ils retournèrent à New York début mai, juste après le massacre des mineurs de Ludlow, au Colorado.

La grève à la compagnie subsidiaire de la Compagnie du Charbon et du Fer du Colorado, contrôlée par Rockefeller avait duré plus d'un an. John D. Rockefeller était déterminé de faire de la question de la syndicalisation une affaire de principe. « Nous aimerions encore mieux, déclara-t-il devant le comité parlementaire des mines le 6 avril 1914, que la malheureuse situation actuelle perdure et que nous perdions tous les millions investis, plutôt que les travailleurs américains soient privés de leur droit, garanti par la Constitution, de travailler pour qui bon leur semble. C'est là le grand principe qui se joue aujourd'hui. »

Les mineurs, expulsés de leurs maisons qui appartenaient à la compagnie, avaient installé un campement. Le 20 avril 1914, la milice de l'état du Colorado y mis le feu. Des femmes et des enfants moururent dans leur sommeil et le nombre de morts s'éleva à 47 dans les quelques jours qui suivirent. La une de *L'Avvenire* montrait un dessin de fusil, avec comme légende : « Mineurs italiens du Colorado. Souvenez-vous ! Ceci est l'unique et meilleure citoyenneté dont vous pouvez

disposer pour défendre votre vie et votre liberté ! »

Parmi les mineurs tués se trouvait un ami de Tresca, Carlo Costa. Son corps était criblé de 20 balles quand il fut retrouvé, et sa femme et ses trois fils étaient morts dans leur tente. Le premier mai, Tresca prit la parole durant une manifestation à Union Square. Les larmes lui montèrent aux yeux, écrit-il, et sa voix trembla quand il parla de Carlo Costa : « Dites le nom du meurtrier ! » il demanda à la foule. « Rockefeller ! » répondirent des voix pleines de rage, et des appels à la *vendetta* résonnèrent.

Fin mai, Tresca fut l'un des organisateurs d'une manifestation près du domaine Rockefeller à Tarrytown. Bien qu'on lui eut refusé la permission, il prit quand même la parole et fut arrêté. Le deuxième jour de la manifestation, le rassemblement fut dispersé de force par la police et un jeune anarchiste, Arthur Caron, fut gravement tabassé. Plus tard, en juin, à un autre rassemblement, Caron reçut des jets de pierres quand il était sur l'estrade. Trois semaines plus tard, le 4 juillet, Tresca lut dans les journaux qu'une bombe avait explosé dans un bloc d'appartements de Harlem, tuant Caron et deux autres hommes alors qu'ils tentaient de l'assembler. Quand les journalistes interrogèrent Tresca, il leur dit avoir bien connu Caron, que Caron lui avait dit vouloir tuer Rockefeller. Il a peut-être ajouté, comme il a été reporté, qu'il pensait que Caron avait raison d'élaborer un tel plan.

La question de Caron créa une division. Bill Haywood et Joe Ettor annoncèrent promptement que Caron n'avait aucun lien avec l'I.W.W. Le 5 juillet, sur une page à en-tête de *L'Avvenire*, Flynn écrivit à Mary Vorse, qui s'était rendue à Provincetown pour l'été : « C'est tout à fait atroce et tout le monde s'affaire ici à répudier ces pauvres garçons, bien qu'aucun lien n'ait été établi entre eux et la bombe ou la dynamite. Même s'ils en étaient responsables, le traitement horrible que Caron avait subi dans les mains de la police, ainsi que sa souffrance personnelle, seraient responsables de son état psychologique. »

Flynn spécula par la suite sur la possibilité d'un agent provocateur, mais cela semble peu sincère. Tresca savait que Caron était responsable pour la bombe, et il ne lui chercha pas d'excuses.

Elizabeth était inquiète que si un lien pouvait être établi entre Carlo et Caron, Caron aurait pu être expulsé. Elle voulait lui faire quitter la ville. « Carlo souffre beaucoup de son estomac ces derniers temps, continue-t-elle. Et je suis si désireuse de lui faire prendre un peu l'air (...) vous savez qu'il a un fort tempérament et a besoin de remettre les pieds sur terre en ce moment. Il est au bord de la crise de nerfs à cause de cette tragédie. Il les connaissait tous, alors que je ne m'en souviens pas d'un seul. »

Tresca refusa de quitter New York. Les anarchistes voulaient organiser une manifestation en mémoire de Caron, et l'I.W.W. refusait d'y prendre part. Tresca, qui n'avait jamais formellement adhéré à l'I.W.W. trouvait maintenant sa place comme liaison entre les anarchistes et l'I.W.W., et il sentait qu'il était crucial qu'il résolve ce différend.

Une réunion eut lieu chez Mary Vorse, où Tresca défendit que l'I.W.W. et les anarchistes avaient agi de concert durant l'organisation des manifestations de chômeurs de l'année passée. Désormais cette alliance avait pris une nouvelle dimension, mais ce n'était pas une raison de rompre cette solidarité, dit Tresca.

La pièce était remplie de Wobblies [membres de l'I.W.W.]. John Reed et Lincoln Steffens étaient là, mais le désaccord était entre Tresca et Haywood. Seule la version des événements de Tresca nous est parvenue, mais cela prédit le schisme qui allait se produire entre eux deux ans plus tard. Haywood déclara que l'I.W.W. ne pouvait pas se permettre d'approuver la propagande par le fait, les actes de violence individuels qui étaient un précepte de la pensée anarchiste. Ayant confiance que son influence remporterait la victoire, il demanda un vote. Selon Tresca, le vote fut en la défaveur de Haywood : « Nous ferons ce que dit Carlo. »

« Il se fit un silence de mort, écrivit Tresca plus tard. Bill devint pâle, les rides de son visage se creusèrent (...) Pour la première fois depuis que je le connaissais, je n'étais plus son lieutenant, mais son égal. Puis, d'une voix que je n'oublierai jamais, il dit : « L'affaire est décidée, les garçons. » »

La manifestation en mémoire de Caron eut lieu à Union square. Flynn écrivit à Mary Vorse : « Je sentais que ç'aurait été une honte pour nous tous de garder le silence après la répudiation de Caron par Ettor (...) Je voulais faire résonner le fait que Caron n'avait pas été jugé coupable de quoi que ce soit et qu'il n'était peut-être pas la personne responsable (...) Mais les événements de samedi m'ont fait décidé de ne jamais plus parler aux anarchistes. Ils ont insisté pour parler les uns après les autres jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue [au soleil] (...) en criant « Vive la dynamite » jusqu'à ce que, à la place de la dignité d'une commémoration, ce soit une hystérie de professions d'opinions personnelles (...) ils avaient une telle unique opportunité d'en faire porter la responsabilité entière sur la société telle qu'elle est et de donner une présentation sympathique et exaltante de leurs principes (...) Bien sûr, toutes les mesures prises étaient de Berkman (...) le reste des garçons et des filles anarchistes sont tenus de faire du nombre et de se taire. »

Tresca et Berkman avaient travailler ensemble de manière rapprochée, mais la lettre de Flynn ne dit rien du rôle de Carlo. Elle répète seulement que « Carlo souffre beaucoup de ses maux d'estomac et j'espère qu'il sera prêt à se rendre à Provincetown le 1^{er} août (...) Je vais à Philadelphie pour une semaine (...) Je dois gagner un peu d'argent pour aider Carlo, sinon j'ai bien peur qu'il ne puisse jamais partir. Il mène une lutte si âpre et tant de gens se sont abonnés [à *L'Avvenire*] qu'il est saigné au quatre veines. »

Quelles qu'aient été les désaccords politiques entre Carlo et Elizabeth, elle n'avait aucune envie de s'en préoccuper et cela pour un bon moment. Pour Haywood, en revanche, il semble que la guerre ait été déclarée.

En 1915, Tresca déménagea les bureaux de *L'Avvenire* de l'est de Harlem à Lafayette Street dans les quartiers pauvres de Little Italy. En mars, il assista à la fête du dixième anniversaire de Mother Earth, organisée par Emma Goldman, où ceux « de sang révolutionnaire » étaient conviés pour célébrer une vacance d'un soir loin de la guerre en Europe et de la capitulation à la guerre des radicaux européens.

Durant cette année-là, Tresca prit également part active à la défense de Joe Hill ; il assista à une manifestation en soutien à Margaret Sanger qui était en procès ; il appela à la grève générale contre la guerre en Europe. Lors d'un rassemblement à Philadelphie, au cours duquel il prit la parole contre la guerre, des milliers d'immigrants italiens, accusant l'I.W.W. et le Parti Socialiste d'essayer d'empêcher les réservistes patriotes de retourner pour se battre en Italie, manifestèrent contre lui ; certains des sept cents réservistes qui prirent la mer pour l'Italie sur le S.S. Ancoma en juillet 1915 se plaignirent auprès des autorités que Tresca avait essayé de leur offrir des billets de vingt dollars en pot-de-vin pour qu'ils restent. Le 3 avril 1915, Tresca déclara à un journaliste du *Morning World* que deux hommes qui avaient été condamnés pour avoir posé une bombe dans la cathédrale Saint-Patrick étaient innocents. « Si ces accusés sont coupables, je souhaite les voir condamnés. Je crois en la violence, dit-il, mais seulement à la violence qui fait avancer la cause des travailleurs. »

Flynn partit en tournée à travers le pays pour l'I.W.W. en avril 1915, s'arrêtant à Salt Lake City pour voir Joe Hill qui était en prison là-bas. En septembre, elle et Tresca étaient à Paterson, où la police les expulsèrent de la ville par la force. Ils se virent également refuser l'entrée de Bayonne quand ils arrivèrent dans cette ville pour prendre part à une grève dans l'usine de la Standard Oil. En novembre, par l'intermédiaire de ses amis riches et influents, J. Sargeant et Edith Cram, un entretien fut arrangé entre Flynn et le président Woodrow Wilson. Flynn demanda à Wilson d'intervenir dans le procès de Joe Hill. Avant d'être fusillé huit jours plus tard, il écrivit le poème « La Fille Rebelle », qui s'inspire de la visite de Flynn. Il lui envoya par télégramme : « Et maintenant au revoir, chère Gurley, j'ai vécu en rebelle et maintenant je dois mourir en rebelle. »

Annexe 5 : Deux traductions et une bibliographie pour une brochure pour le CIRA de Lausanne sur les femmes et les luttes anti-carcérales (2016).

Les Femmes de l'abîme

Marie Ganz

Marie Ganz (1891-1968) était une immigrée juive à New York où elle travaillait dans l'industrie du textile et rejoignit les rangs des anarchistes et de l'I.W.W. En 1914, à la suite du massacre de Ludlow où de nombreux mineurs et leurs familles ont trouvé la mort, elle menace John D. Rockefeller, Jr., propriétaire de la compagnie d'extraction, d'un pistolet chargé. Dans cet extrait du chapitre Women of the Abyss de son autobiographie, elle décrit ses expériences de prison et ses relations avec ses codétenues.

Beaucoup de ces femmes étaient connues sous des noms de célébrités. Une petite femme noire était « Ethel Barrymore⁴⁵ » ; une autre femme de large carrure était « Tetrzzini⁴⁶ » et la fille la plus bruyante de la prison était « Emma Goldman⁴⁷ ».

Nos nuits étaient atroces. Aucune d'entre nous n'avait de travail alloué et les femmes étaient rendues nerveuses par la terrible monotonie de ne rien faire. Une fois, je fus réveillée par des cris à me glacer le sang, qui s'éteignirent soudain. Mes voisines de cellule m'informèrent qu'une camisole de force avait sûrement été mise à une prisonnière indocile. Pendant les sombres heures, une fois que nous avions été enfermées dans nos cellules pour la nuit, chacune à leur tour, les femmes racontaient leurs malheurs. Bientôt, l'une d'elle se mettait à pleurer et à crier à pleine voix contre ce qu'elle percevait comme une injustice qu'elle avait subi de la part du procureur ou du juge. Son éclat rendait les autres nerveuses qui la rejoignait dans sa lamentation. Très vite, c'était le chaos, avec des douzaines de femmes hystériques qui criaient de toutes leurs forces.

Parfois, après l'extinction des feux, quand les gardiens faisaient leur ronde et le sommeil s'abattait enfin sur les pauvres femmes effondrées, on entendait un tapotement léger sur les barreaux d'une cellule. C'était un moyen de rentrer en communication, en général pour demander une cigarette. Les prisonnières dorment d'un sommeil très léger et ça ne les dérange pas d'être réveillées par une telle requête. Le message passe de cellule en cellule jusqu'à ce qu'il atteigne une femme qui peut répondre à la demande. Puis la cigarette voyage en remontant la file, passant par des mains tendues à l'aveugle par les barreaux.

Les femmes n'avaient pas le droit de fumer, mais elles arrivaient à enfreindre cette règle assez facilement. Les gardiennes préféraient fermer les yeux sur ce qui se passait plutôt que de provoquer la haine des détenues, qui auraient pu leur rendre la vie très dure. Mais c'était un problème constant que de se procurer des cigarettes, ainsi que de trouver comment les allumer, car les allumettes étaient interdites. Souvent pendant la nuit on entendait un étrange grattement sur le sol d'une cellule. Les détenues n'avaient pas le droit de porter de corset, mais une femme qui avait l'habitude de la prison trouvait toujours le moyen de prendre une des baleines d'un corset et de la dissimuler parmi ses vêtements de prison. Avec ce morceau de métal, on pouvait produire du feu. Une allumette – mais rarement d'avantage – pouvait être volée aux cuisines et grâce à celle-ci un bout de chiffon, de préférence un vieux bas, était allumé. On éteignait la flamme, ce qui laissait le pourtour carbonisé. Quand le morceau de métal était frotté contre le sol en pierre, cela produisait suffisamment d'étincelles pour faire rougir ce charbon et pouvoir allumer une cigarette.

Un après-midi, toutes les femmes de notre couloir – les huit que nous étions – nous rassemblèrent dans une

45 Ethel Barrymore (1879-1959), actrice américaine.

46 Luisa Tetrzzini (1871-1940), cantatrice italienne.

47 Emma Goldman (1869-1940), militante anarchiste active aux États-Unis jusqu'à sa déportation en 1919.

cellule, où nous nous assîmes sur une couverture à même le sol. Aucune d'entre nous n'avait de tabac et une chasse aux mégots désespérée commença. Une fois ramassée une poignée de mégots, on les ouvrit et on rassembla le tabac. Toutes ces miettes furent habilement roulées en cigarettes, dans des morceaux de journaux ou tout ce qui pouvait servir de papier, quand soudain nous entendirent le bruit de verre brisé. Presque au même moment la porte de notre couloir se ferma violemment et se verrouilla.

Toutes les femmes se levèrent d'un bond, en poussant des cris hystériques.

« Que se passe-t-il ? nous criâmes à la gardienne. Que s'est-il passé ?

– Ce n'est rien, rien du tout, nous assura-t-elle. Ne vous énervez pas. »

Peu à peu nous nous calmèrent et retournâmes à la confection de cigarettes. Deux heures plus tard, au repas du soir, nous apprîmes qu'une jeune fille juive, une droguée, dont la cellule était sur un étage du bas, était devenue folle, avait brisé une fenêtre avec son poing et avait été emmenée à l'hôpital.

« Ethel Barrymore », qui s'enorgueillissait d'une ressemblance supposée à l'actrice de ce nom, avait été mise en camisole de force parce qu'elle avait insulté le gardien et, après ses déboires, cherchait la sympathie de nous autres à notre arrivée dans la cour. Elle nous montrait les coupures et les bleus causés par la tentative de la faire se soumettre. Les marques sur son petit corps frêle nous mirent en colère. J'avais toujours trouvé la technique de la camisole de force brutale et je le dis aux autres. Nous décidâmes que la prochaine fois qu'une détenue serait soumise à ce genre de torture nous déclarerions une grève.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre avant d'être appelées à mettre ce plan à l'œuvre. Un soir, nous entendîmes des cris en provenance de la cellule d'« Ethel Barrymore » et nous reconnûmes sa voix. Ses cris devenaient de plus en plus frénétiques.

« Ils me mettent la camisole de force ! » criait-elle.

C'était notre signal. « Lâchez la petite ! » « Ne lui mettez pas la camisole ! » et autres cris, certains grossiers et obscènes, retentirent à travers toute la prison. Puis retentirent tout les instruments que les détenues, peu importe le niveau de surveillance dont font preuve les gardiens et gardiennes, arrivent à cacher dans leur cellule. Cuillères, couvercles de casserole et autres choses qui pouvaient faire du bruit, volés à la cantine ou aux cuisines, étaient lancés avec vigueur contre les barreaux des cellules avec un résultat terrible. Du moment où la fille avait été mise en camisole jusqu'à quatre heures du matin – plus de cinq heures après – ce vacarme à percer les tympans se poursuivit et certainement aucun gardien, ni personne d'autre, ne put dormir un instant durant cette épisode affolant.

Des gardiens de la prison pour hommes vinrent de notre côté du bâtiment pour nous intimider et nous obliger à nous calmer, mais tous leurs efforts furent vains.

« Enlevez-lui la camisole ! » « Meurtriers ! » « Lâches ! » Mais il y avait des injures bien pires lancées contre ces gardiens désarmés – des mots si horribles et dégoûtants qu'ils n'avaient pu être inventés que par des femmes telles que celles qui m'entouraient.

Quand enfin le soleil se mit à poindre faiblement dans nos cellules, des filles hurlaient toujours. Une à une elles succombèrent à la fatigue et tombèrent sur leur paillasse, sombrant quasi-instantanément dans un profond sommeil.

Bizarrement, la seule sanction infligée pour cette révolte fut une suppression du privilège de recevoir du courrier pendant un jour. Cependant ce n'était pas une punition légère, car nous attendions toujours l'arrivée du courrier avec impatience, qui était le seul plaisir de la journée pour nombre d'entre nous. Je crois que ce jour où il n'y eut pas de courrier fut le plus affreux de tous. Les prisonnières n'avaient jamais été aussi irritables, aussi querelleuses, aussi proches de la crise de larmes. Une excitation inhabituelle régnait le matin suivant, quand nos lettres nous furent distribuées et de nombreuses femmes pleuraient ; en fait elles ont presque toutes pleuré quand les lettres arrivèrent. Après le repas ce soir-là elles étaient toutes impatientes d'être enfermées dans leur cellule pour la nuit pour écrire leurs réponses. Une fille se rue sur une autre. Une

qui a plus de timbres que nécessaire aide celle qui n'en a pas. Des stylos et de la papeterie s'empruntent. Puis, une fois les cellules verrouillées, un calme inhabituel tombe, parfois interrompu par des sanglots, car chacune écrit à un ami ou un membre de sa famille et cela remue des souvenirs amers.

Très vite, des voix retentissent à nouveau. Les filles discutent entre elles de ce qu'elles ont écrit et racontent les histoires que leur correspondance leur a remis en mémoire. Certaines de celles qui n'ont pas reçu de lettres ou qui sont de mauvaise humeur se permettent des critiques acerbes et de bruyantes querelles s'ensuivent. Des menaces et des insultes fusent de toutes parts et le couloir résonne de ce tumulte. Les lumières s'éteignent ; on ne voit rien ; les voix stridentes sont comme les râles des âmes perdues dans les sombres profondeurs de l'enfer.

Puis, à mesure que la nuit passe et la fatigue s'installe, ils font place à des émotions plus tendres. Les corps à bout de nerfs sont épuisés et prêt à dormir. Le silence amène des sanglots de repentir et de tristes souvenirs d'années passées depuis longtemps. Du silence lourd et oppressant, cet hymne favori des prisons s'élève, doux et clair « Nearer, my God, to Thee⁴⁸ ». La voix solitaire qui l'a entamé est rejoint par d'autres et bientôt toutes les femmes du couloir chantent les paroles familières.

Chaque dimanche matin, une travailleuse sociale venait dans notre couloir prier avec les filles catholiques. Elle s'agenouillait sur un coussin, les filles se regroupaient autour d'elle et elles priaient ensemble. En tant que juive, je me tenais à l'écart mais j'écoutais avec respect. Chanceuses, pensai-je, celles qui n'avait pas perdu leur foi dans la prière, contrairement à moi, qui ne savais plus prier depuis longtemps.

Un jour qu'elle se relevait de ses prières, cette femme qui nous rendait visite fut accostée par une fille qui lui dit que les repas de la prison étaient très mauvais.

« Je ne trouve pas, répondit-elle J'y ai goûté moi-même.

– Quels repas avez-vous goûté ? demandai-je. Les repas que mangent le personnel ?

– Non, j'ai mangé le repas de la prison et je l'ai trouvé excellent.

– Juste après votre prière à Dieu, insistai-je, vous jureriez devant ce Dieu que la nourriture était assez bonne pour la manger ?

– Vous êtes une tête brûlée ! cria-t-elle. Je ne reviendrai plus jamais prier ici ! » Elle partit en colère, suivie des huées des détenues.

La vie en prison me blessait de moins en moins au fil des jours, car je m'habituais à la routine lassante et ses horreurs me révélaient moins après autant de répétitions. Je devins presque ravie de ma petite cellule [...].

48 « Plus près de toi, mon Dieu », chant chorale chrétien écrit par la poétesse britannique Sarah Flower Adams sur une musique de l'américain Lowell Mason.

La Révolte de 1975 au Centre correctionnel pour femmes de Caroline du Nord

Neal Shirley et Saralee Stafford

Dans leur livre Dixie Be Damned (AK Press, 2015), Neal Shirley et Saralee Stafford présentent une histoire anarchiste du Sud des États-Unis, région souvent présentée comme conservatrice, depuis les rebellions d'esclaves jusqu'à l'époque contemporaine. Les extraits qui suivent présentent le contexte de la révolte des détenues du Centre correctionnel pour femmes de Caroline du Nord, ainsi que l'évolution du système carcéral et de la société sécuritaire aux États-Unis jusqu'à nos jours.

Il y a des moments où certains objets se transforment comme par magie. Parfois le poteau d'un filet de volley devient un bélier, la balance de la justice devient un pic à glace et il pousse des ailes à des morceaux de béton pour aider à détruire le bâtiment même dont ils forment les fondations. Cela vient d'un mélange détonnant de solidarité et d'amour venus d'endroits inattendus, durci par la rage contre des conditions intolérables.

Mi-juin 1975, les détenues du centre correctionnel pour femmes de Caroline du Nord (NCCCW) ont vécu cette magie et eurent de nouvelles visions de ce à quoi pouvaient servir les manches à balai, les couverts de la cantine et les battes de baseball ainsi que des possibilités de sororité derrière les murs de la prison. À partir d'un sit-in spontané au sujet d'un ensemble de revendications, les femmes refusèrent toutes les activités de la prison et s'engagèrent dans des batailles rangées contre les gardiens et la police de l'état pendant cinq jours, au cours d'une tentative finalement victorieuse pour faire fermer la laverie de la prison où elles étaient forcées de travailler. Bien que souvent ignorée en faveur des luttes à plus grande échelle ou mieux connues de prisons pour hommes, cette lutte a néanmoins été un catalyseur à la fois pour le mouvement de prisonnierEs de l'époque, pour le mouvement féministe et la contre-culture lesbienne de la région.

Il est important de noter également que cette révolte a eu lieu à la veille de l'explosion gigantesque du nombre de détenuEs et de la construction de nouvelles prisons qui continuent à ce jour, alors que le complexe État-capital des États-Unis cherche à gérer la baisse de profits du début des années 1970 grâce à de nouvelles formes de surveillance et de contrôle. Les prisons et le sécuritaire ont été la solution au nombre croissant d'AméricainEs pauvres et sans perspectives dans cette économie de services précaire. Les hommes en uniforme qui ont fui devant une pluie de cailloux et de béton dans la cour du NCCCW étaient les nouveaux gardiens de tout un ordre économique. Leur retraite, aussi temporaire qu'elle fut, à la veille de cette transition, nous mène à réfléchir à comment des révoltes futures pourraient naître.

« Un traitement commun pour tout remue-ménage de femmes »

Pour comprendre le soulèvement de 1975 au NCCCW, il faut prendre en considération à la fois l'histoire de la résistance à la prison qui l'a précédé en Caroline du Nord et le contexte institutionnel dans lequel il a eu lieu. Le nombre de détenuEs était resté relativement bas jusqu'à l'explosion de la fin des années 1970, mais une myriade d'autres formes de contrôle social avaient également cours, que ce soit par le biais de l'autorité des pasteurs d'église, des travailleurs sociaux, des patrons, docteurs et des paramilitaires racistes. [...]

Il est impossible de traiter de façon exhaustive tous les aspects du contrôle social auquel les femmes devaient faire face durant la période menant à la révolte de 1975, mais il est intéressant de souligner au moins une méthode de répression qui intégrait les nombreuses figures de l'autorité de l'époque : l'effroyable programme de stérilisation forcée de la Caroline du Nord. [...]

De nombreuses femmes étaient stérilisées alors qu'elles étaient encore mineures, avec la coopération d'institutions telles que les centres gérés par l'état pour délinquantEs issus de la classe ouvrière ou les handicapéEs mentaux-ales, et finissaient incarcérées au NCCCW. Bien que ni le NCCCW ni le Bureau pour la

justice pour les victimes de stérilisation n'aient gardé de statistiques sur le nombre exact de stérilisations effectuées dans cet établissement pour adulte, les dossiers des cas disponibles dans un certain nombre de centres pour jeunes filles noires et blanches, tels que la Colonie fermière de Caroline du Nord, dresse un tableau d'administrateurs qui avaient souvent recours à cette chirurgie, surtout sur les « individus à problème ». Les institutions avaient une grande marge de manœuvre pour faire appliquer cette intervention et il était du complet ressort de n'importe quel docteur travaillant pour l'état de décider quelle détenue gênante= ou récalcitrante entraînait dans la catégorie d' « incapacité mentale ». On peut imaginer les effets atroces de ce programme : au-delà des milliers de victimes avérées, il y avait des dizaines de milliers de femmes qui faisaient partie des registres de différents services sociaux, agences, écoles, hôpitaux psychiatriques, organismes de charité et prisons qui vivaient sous la menace de chirurgie forcée si jamais elles se faisaient trop remarquer.

Dans les années 1960, cette arme de violence et de contrôle d'état était surtout employée contre les femmes noires, même si elle restait une menace pour toutes les femmes pauvres. Malgré l'absence de statistiques spécifiques au NCCCW, on peut déduire que la plupart des détenues de l'établissement avaient connu une femme qui avait été la victime de cette pratique. En tant que programme qui dépendait de l'autorité d'autant de structures – l'église, l'état, l'hôpital, la famille, l'économie – pour réprimer et gérer le corps des femmes pauvres, la stérilisation illustrait l'autorité patriarcale dans toutes les sphères.

Un patrimoine local

[...] En 1975, les femmes et les hommes du système carcéral de Caroline du Nord avaient déjà accumulé un patrimoine remarquable de révoltes. Bien sûr, depuis aussi longtemps que les prisons ont existé, il y a eu des résistances à la prison, mais la plupart d'entre elles n'ont pas pris des formes spectaculaires ou même collectives et n'ont que rarement fait la une des journaux grand public. Inondations de cellules individuelles, petits actes de sabotage, bagarres avec des gardiens, tentatives d'évasions, évasions réussies, groupes d'études ou d'entraide judiciaire, de petites actions d'amitié qui traversent les frontières, créées par la prison, de race ou de clan – tout cela fait partie du quotidien secret de toutes les prisons. Même en mettant ces faits de côté, cependant, un passage en revue sommaire des précédents troubles dans les prisons qui ont été relayés par la presse de Caroline du Nord illustre bien les nombreux antécédents de la révolte de 1975 au NCCCW. [...]

[En 1954,] 350 femmes prirent part à une émeute à la NCCCW de Raleigh après avoir appris la mort de l'une d'entre elles entre les mains des gardiens et des infirmières. Cette femme, une détenue noire, ancienne domestique, du nom d'Eleanor Rush, avait été confinée à l'isolement pendant 6 jours. Le septième jour, elle n'a pas été nourrie pendant plus de 16 heures. Rush a commencé à réclamer de la nourriture en criant, ce à quoi les gardiens et les infirmières ont répondu en l'attachant avec des menottes spéciales appelées « griffes de fer » et en la réduisant au silence par un dispositif improvisé de bâillon attaché à son cou et son visage. Elle est morte de s'être brisé la nuque une demie heure plus tard.

Les détenues apprirent la mort de Rush vers 9 heures du matin le lendemain alors qu'elles jouaient au softball dans la cour. Rapidement elles « se regroupèrent toutes, hurlant et criant, et se ruèrent sur le grillage de la porte principale ». Environ 200 femmes noires et 150 femmes blanches criaient à l'unisson « Ils ont tué Eleanor ! » ; elles détruisirent le matériel de la prison et lancèrent des morceaux de miroirs brisés du haut de leurs cellules sur les gardiens. Cette perturbation dura près de quatre heures, jusqu'à ce que les gardiens de la prison centrale d'à-côté arrivent et que le directeur de la prison calme les détenues grâce à une réunion et une enquête. De peur de nouvelles révoltes, les tribunaux ont, ce qui est surprenant, trouvé un-e employé-e blanc-he de la prison responsable de la mort d'une femme noire pauvre et 3000 dollars furent accordés à la famille de Rush. Les menottes utilisées, ainsi que les bâillons, furent ensuite déclarés illégaux. Malgré ces concessions, le point de vue du pouvoir était largement relayé par la presse grand public : alors qu'un journal traita Rush de « nuisance et fauteuse de trouble, un individu presque sans aucune valeur », un autre journal écrivit simplement : « Ses parents auraient dû être stérilisés ». [...]

Le 27 août 1974, un acte individuel de résistance a, une fois n'est pas coutume, fait les titres de la presse

nationale. Joan (prononcé « Jo-anne ») Little, une petite femme noire, détenue à la prison du comté de Beaufort pour cambriolage, s'est défendue contre une tentative de viol de la part d'un gardien blanc dénommé Clarence Alligood, qui déclara en entrant dans sa cellule : « Il est temps d'être gentille avec moi, parce que j'ai été gentil avec toi. » D'autres femmes ont témoigné que c'était fréquent à la prison, mais Little réussit à se saisir du pic à glace dont Alligood la menaçait et le poignarda à 11 reprises. Le gardien se vida de son sang sur le sol de la cellule, le pantalon autour des chevilles, tandis que Little s'échappait.

Le procès qui s'ensuivit fut un cirque médiatique national, mais aussi un élément catalyseur pour les groupes anti-racistes et féministes du pays. À la fin le tribunal fut délocalisé du comté de Beaufort à Raleigh. Il attirait des manifestations constantes de la part de groupes tels que le Southern Poverty Law Center, la Feminist Alliance Against Rape, le Rape Crisis Center, les Black Panthers, la National Organization for Women, la National Black Feminist Organization et autres organisations locales.

Après cette énorme vague de soutien, un témoignage courageux de la part de l'accusée et une défense juridique brillante menée par l'avocat Jerry Paul, en août 1975, Little devint la première femme américaine à être acquittée du meurtre de son violeur. Le fait qu'il s'agissait du meurtre d'un homme blanc par une femme noire, dans un état où un juge avait récemment déclaré : « Je ne crois pas que les femmes noires puissent être violées », en dit long sur le changement d'état d'esprit du pays et le soutien passionné que Little a reçu. Le procès de Joan Little eut lieu en même temps que la révolte de 1975 au NCCCW, non loin de là, à Raleigh.

Les germes d'un mouvement social

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, le Sud était entraîné bon gré, mal gré dans les révoltes et les mouvements sociaux de l'époque. Comme nous l'avons vu précédemment, des émeutes urbaines qui ont marqué les villes du nord et de l'ouest telles que Detroit ou Los Angeles ont également lieu dans le Sud. De même, les idées du radicalisme Noir se propageaient et se développaient suite aux échecs et aux limites constatées du mouvement local pour les droits civiques. D'autres formes de pensée et d'action radicales—mouvements étudiants, contre la guerre, féminisme, libération homosexuelle, lutte pour l'indépendance de Porto Rico, grèves sauvages des mineurs des Appalaches—se déroulaient également à la même époque.

Chacun de ces mouvements, indépendants mais parfois liés entre eux, avait son lot de procès et de prisonnierEs politiques. Cela, en plus d'une affinité idéologique évidente avec les luttes en prison, mena à la nécessité pratique de s'organiser en prison. En criminalisant ces mouvements et en envoyant leurs membres derrière les barreaux, le gouvernement a en effet livré leurs idées et leurs tactiques aux détenuEs. Il existe de nombreux exemples de cet échange, comme par exemple les luttes anti-carcérales gay et lesbiennes de l'état de Washington avec les anciens membres de la George Jackson Brigade, Rita Bo Brown et Ed Mead, ou le rôle du militant anti-autoritaire Sam Melville dans le soulèvements d'Attica en septembre 1971.

C'est ce dernier soulèvement qui a donné le la pour les luttes en prison qui ont suivi, tant en ce qui concerne l'étendue de la solidarité en-dehors des murs que la coopération d'une majorité de détenuEs autodidactes ou la violence brutale d'une administration qui refuse catégoriquement toute négociation. Le soulèvement d'Attica et le massacre de prisonniers qui s'ensuivit a fait de cet établissement la prison la plus connue au monde ; selon un pénaliste, il y a « un avant et un après Attica ». Il est difficile de déterminer exactement comment des points de référence tels qu'Attica étaient perçus parmi la population du NCCCW en 1975, mais très certainement les femmes qui y étaient détenues avaient entendu ce nom et avaient une idée de ce qu'il représentait.

L'atmosphère nationale d'activité révolutionnaire se manifestait dans le triangle de Caroline du Nord sous la forme d'un certain nombre de groupes et d'une contre-culture plus vaste qui ont joué des rôles essentiels dans le soutien à la révolte de 1975. Au moins deux groupes, le North Carolina Hard Times Prison Project et le Triangle Area Lesbian Feminist Prison Book Project, se sont occupés d'envoyer de la propagande radicale au sein du NCCCW, de communiquer avec les détenues et de publier leurs écrits. Une troisième organisation, un groupe pour la réforme des prisons appelé Action for Forgotten Women (AFW) a été créé un an avant la révolte et a joué un rôle actif de soutien et de médiation entre l'administration et les prisonnières. Les Black

Panthers étaient également impliqués dans l'organisation et les discours tenus lors des manifestations devant la prison, bien qu'on ne sache pas vraiment le niveau de contact personnel qu'ils avaient avec les détenues.

L'un des premiers piliers du soutien de la révolte de juin 1975 venait de la vaste et active contre-culture lesbienne et féministe du triangle, en particulier à Durham. À partir de sa séparation d'avec la gauche au sens large à la fin des années 1960 et le début des années 1970, cette région est devenue renommée pour un réseau important d'activités culturelles et politiques de femmes. Le journal du triangle *Feminary*, qui fut fondé en 1969 à Chapel Hill et devint de plus en plus préoccupé par le féminisme lesbien au cours des années 1970 est un exemple de cette tendance. L'auteure bien connue Mab Segrest, éditrice de cette publication à la fin des années 1970, décrit l'objectif de *Feminary* comme étant « de comprendre ce que c'est que d'être lesbienne... étant donné l'écho des questions d'identité sudiste qui ont ouvertement renié les lesbiennes. »

Les Triangle Area Lesbian Feminists (TALF), qui furent d'abord un groupe lié à une organisation gay du Campus de la Duke University à Durham en 1974, contribuèrent également à cette tendance en organisant des bals et des réunions, en ouvrant une clinique de santé et en formant des maisons communautaires. Dans un numéro de *Feminary*, le groupe se décrit comme « des féministes lesbiennes, des femmes dont la loyauté première, le soutien et l'engagement vont d'abord aux femmes. Sur les plans individuel et collectif, nous explorons tous les aspects de notre lesbianisme. En tant que collectif, nous partageons toutes la responsabilité de décider ce que sont les activités des TALF. Celles-ci vont des discussions politiques et de questions sociales au chant, à la pratique de sport en commun et au partage de poésie. »

La plupart de ces activités s'articulaient selon des axes féministes radicaux/culturels et, à la fin de la décennie, Durham pouvait se vanter d'avoir l'une des contre-cultures lesbiennes les plus établies du Sud, comprenant « un centre de santé pour femmes, qui offrait des services allant de l'avortement à la thérapie féministe, un centre de soutien aux victimes de viols, un refuge pour femmes battues, des programmes d'études de femmes dans les trois universités principales de la région, un centre de médecine alternative, des entreprises menées par des femmes, y compris un garage, une librairie, plusieurs salons de gym ou groupes d'auto-défense, des imprimeries, des menuiseries, restaurants et sandwicheries ; ainsi que des organisations sociales et spirituelles telles qu'une réunion lesbienne des douze étapes (alcooliques anonymes), des groupes de Wicca et d'autres groupes spirituels de femmes, et de très nombreuses émissions de radio, concerts [...] »

Selon deux de ses membres, la communauté lesbienne du triangle connaissait de violentes divisions sur des questions de race et de classe, qui étaient souvent balayées sous le tapis à la faveur de conceptions plus essentialistes de la féminité qui provenaient du féminisme radical et culturel de l'époque. D'autres féministes plus matérialistes critiquaient également la plupart de cette activité culturelle qui se concentrait trop strictement sur un certain style de vie, plutôt que de s'engager dans les luttes sociales et politiques de l'époque. Néanmoins, ce milieu était une expérience qui inspirait un grand nombre de femmes et était sans aucun doute une base cruciale du soutien et de l'agitation à la fois autour du procès de Joan Little et de la révolte du NCCCW.

Une culture lesbienne s'est également développée à l'intérieur des murs de la prison. Selon diverses études et entretiens, le lesbianisme était « répandu et explicite » au NCCCW dans les années 1970. De telles relations avaient toujours existé à un certain degré, d'ordinaire avec des rôles bien définis de *butchs* et de *femmes*, mais dans les années 1970 ces relations devinrent plus ouvertes, explicites et flexibles, avec moins de catégories figées. Dans une série d'entretiens de 1972, les détenues déclaraient qu'elles « avaient surmonté leur peur d'aimer des femmes » et comment même si la plupart d'entre elles (surtout celles qui avaient des enfants) retourneraient probablement aux hommes à leur remise en liberté, elles ne voulaient pas que leurs « amitiés spéciales » avec des femmes soient dénigrées. »

Il est possible que les communications avec les soutiens féministes lesbiens du dehors aient joué un rôle dans ce changement. Il est également probable que la position du NCCCW comme un établissement punitif, utilisé pour discipliner les détenuEs qui enfreignaient les règles des autres prisons, a indirectement encouragé la culture lesbienne de la prison. Une femme interviewée au sujet du lesbianisme à la prison pour femmes de

sécurité minimum de Black Mountain répondit : « Ce n'est pas du tout toléré ici, ils n'aiment pas les homosexuelles... Si vous recevez un 23, c'est-à-dire si vous vous faites prendre en acte sexuel, vous partez [pour Raleigh]. » Entretenir des relations lesbiennes était interdit dans tout le système pénitentiaire et enfreindre cette règle pouvait faire envoyer une femme au NCCCW.

Parfois, des relations individuelles entre femmes pouvaient se développer et devenir des « familles d'état » entières, selon le terme qu'utilisaient les détenues. Cela pouvait signifier des individus qui se percevaient comme des frères, filles ou grand-mères et qui se protégeaient mutuellement en tant que telles. Les détenuEs et les personnes extérieures ont des avis différents sur le rôle que jouent ces familles, soit qu'elles soient la base d'une camaraderie de révolte ou juste une pâle copie de la famille traditionnelle. Certains disent que l'attention portée à ce genre de familles ne fait que renforcer le stéréotype selon lequel les détenues femmes ne feraient que chercher de la compagnie plutôt qu'une forme d'organisation politique. La relation entre subversion et lesbianisme au NCCCW était complexe et il est impossible d'en dresser un tableau exhaustif, mais selon les écrits a posteriori des femmes impliquées dans la révolte, qui font référence à la fois au féminisme radical et à une conception passionnée de la sororité, cette culture était clairement une forte base sociale de la révolte. [...]

Interlude

La révolte du NCCCW n'éclata pas seulement comme à l'intersection d'une oppression de genre et de l'incarcération, mais également au sein d'une explosion plus générale du complexe industriel carcéral. Cette croissance commença d'abord par une réaction consciente au radicalisme politique de différents secteurs de la société, mais ne mourut pas au début des années 1970 avec le déclin de ces mouvements. Sous les prétextes de la « guerre contre la drogue » ou « contre la criminalité », les États-Unis ont continué de moderniser et de militariser leur police et leurs prisons. Au milieu des années 1970, le moteur structurel de cette évolution n'était plus la menace des radicaux gauchistes ou les émeutes urbaines, mais plutôt la stagnation économique et le déclin des profits.

Les prisons elles-mêmes devinrent des entreprises, mais la raison de la croissance du complexe industriel carcéral était bien plus large et d'une échelle plus macro-économique que la simple politique d'intérêts lobbyistes. Après la seconde guerre mondiale, le dollar américain devint officiellement la monnaie mondiale dominante et des profits très importants s'ensuivirent. Les entreprises pouvaient se permettre d'acheter et d'incorporer certains secteurs du mouvement ouvrier. Mais dans les années 1960, la sur-accumulation et la contraction de l'économie avaient commencé à s'opérer dans le monde entier. Aux États-Unis, le moment était des plus malvenus pour les capitalistes, car le marché du travail restait limité. Entre 1966 et 1973, par exemple, 40 % des travailleurs-euses américain-es ont été impliqués-es dans des mouvements de grève. En même temps que les crises économiques bien réelles, à l'image de la crise de l'OPEC de 1973, une sorte de récession artificielle se mit en place alors que les capitalistes et les politicien-nes cherchaient à baisser les salaires, faire augmenter le taux de chômage et vaincre le pouvoir des travailleur-euses sur leur lieu de travail. L'interventionnisme keynesien du gouvernement fut remis en question, avec l'avènement d'une idéologie d'austérité et de laissez-faire portée par Reagan.

Les salaires et le pouvoir des classes ouvrières américaines a continué à décliner depuis lors. La précarité d'une économie de services instable a remplacé la stabilité relative qui était offerte à beaucoup par l'ancien secteur industriel, à mesure que les usines étaient relocalisées d'abord dans les régions du Sud non-syndiquées, puis à l'étranger. L'économie s'est recentrée autour des services et de la spéculation, et le nombre de pauvres sans perspectives d'avenir a commencé à croître, donnant naissance à des populations entières de personnes sans rôle économique pour lesquelles le capital de la fin du vingtième siècle n'avait pas d'autre rôle que l'incarcération. En facilitant cette transition économique, le gouvernement a aidé à mettre en place une croissance massive du complexe industriel carcéral.

Avec toujours plus de prisons construites pour loger le nombre croissant de détenuEs, le sécuritaire est devenu toujours plus militarisé. Cela s'est accompagné de nouvelles lois [...] qui ont élargi la possibilité pour l'état de saisir les biens de dealers de drogues condamnéEs ou accuséEs. Une guerre semi-privée pour le

profit s'est enclenchée et continue contre les communautés de couleur, pour qui le harcèlement quotidien, la surveillance et la violence sont devenus constants. Chaque saisie se transforme en de nouveaux jouets pour la police et le résultat fut une augmentation sans précédent du pouvoir de ces racketteurs urbains en uniformes bleus quasi-paramilitaires, qui sont en fait les bénéficiaires directs d'un trafic de drogue incroyablement rentable et meurtrier.

Une partie de ce processus est l'extension de la militarisation de tout le paysage de la pauvreté, depuis les barbelés jusqu'aux portiques détecteurs de métaux dans les écoles, les cartes d'identité et les contrôles anti-narcotiques dans les logements sociaux. De même, les travailleurEs sociaux et les enseignantEs sont devenuEs de simples agents de l'état qui surveillent et punissent. La réponse de l'état aux « déchets sociaux » et à la « dynamite sociale » créée par le capitalisme de la fin du vingtième siècle, pour employer les termes d'un criminologue, n'a pas été simplement de créer davantage de prisons mais d'essayer de transformer tous les environnements en prison et toutEs les citoyenNEs en flics.

Le résultat de ces transformations en ce qui concerne le nombre de détenuEs aux États-Unis est prévisible. Jusqu'au milieu des années 1970, la population carcérale du pays était restée plus ou moins stable, pendant des décennies. Mais dans les années 1980, cette population a connu un accroissement énorme. Depuis la révolte du NCCCW en 1975, le taux d'incarcération aux États-Unis a été multiplié par 7 : en comptant seulement les adultes, 1 américainE sur 100 est en détention en ce moment même. Les États-Unis incarcèrent aujourd'hui beaucoup plus de gens par habitantEs que tout autre pays au monde. Si l'on regarde les statistiques spécifiques à certaines populations, le taux d'incarcération est bien plus élevé : un homme Noir sur trois, par exemple, ira en prison au cours de sa vie. La nature raciste du système n'a rien de surprenant ; quelques décennies auparavant, le directeur du cabinet de Nixon avait écrit dans son journal : « Il faut reconnaître les faits : tout le problème vient en vrai des NoirEs. La solution est de créer un système qui reconnaisse cela sans en avoir l'apparence. »

Les prisonnierEs n'ont pas encaissé ces transformations sans réagir. Même en l'absence de tout mouvement social largement reconnu contre les prisons à l'extérieur, le système carcéral a constamment été attaqué par des émeutes et des révoltes depuis le milieu des années 1970. La violence entre prisonnierEs parfois sanglante et insensée des émeutes au Nouveau-Mexique en 1980 et dans le Michigan en 1981 en représente une partie, mais il faut aussi considérer la prise de la prison en Virginie-Occidentale en 1986 ; les prises de prisons par les immigréEs cubainEs à Atlanta, Géorgie et Talladega, Alabama en 1987 ; les protestations coordonnées dans 16 prisons fédérales après la décision du Congrès de préserver les peines disproportionnées pour le crack en 1995 ; les émeutes des prisonnierEs de Caroline du Nord et du Texas contre les conditions de vie dans les prisons privées en 1995 et 1996 ; l'émeute dans un établissement pour mineurEs à Raleigh, Caroline du Nord, le jour de l'an 2001 ; les grèves coordonnées dans les établissements de Géorgie en 2010 ; la vague de grèves de la faim massives et répétées dans les prisons californiennes entre 2011 et 2013 ; et une grève dans trois prisons d'Alabama en janvier 2014. Beaucoup de ces exemples partagent un caractère assez « apolitique », dans le sens où elles n'étaient pas liées à des mouvements sociaux reconnus à l'extérieur à l'époque et, en tant que tels, s'apparentaient souvent aux émeutes puissantes mais sans revendications qui ont secoué les centres urbains à la même époque.

Les prisons, et avec elles tout le monde de la police, des juges, tribunaux, psychiatres désignéEs par l'état, travailleurEs sociaux, contrôleurs judiciaires, et gardienNEs, ont cessé d'être un état d'exception temporaire pour devenir permanent. À la fois en tant qu'endroit physique et en tant que menace diffuse permanente, cette suspension de la vie est toujours plus souvent vécue comme une étape de la vie. Il est également important de comprendre de quelles manières cette réalité se concrétise sur le territoire. Il y a de plus en plus de quartiers où tout le monde a au moins unE amiE ou unE parentE en prison et où les attitudes envers la police sont universellement hostiles et antagonistes. Ce phénomène est très certainement racisé, mais ne peut cependant pas être compris strictement en ces termes ; presque toutes les émeutes contre la police ou les révoltes en prison de ces dernières années ont concerné un nombre important de personnes blanches ainsi que noires et autres.

Les ruptures sociales des États-Unis au 21^e siècle se jouent presque exclusivement à cette intersection

territoriale de race, pauvreté et répression. Les rues et les prisons sont devenues ce qu'étaient les « lieux de travail », avec les gardienNEs et flics dans le rôle des patronNEs et managers. Les noms d'envergure nationale des Jena 6⁴⁹, Troy Davis⁵⁰, Trayvon Martin⁵¹ et Michael Brown⁵² coïncident avec les petites émeutes locales qui se déclenchent à chaque fois qu'unE flic assassine unE autre enfant, que ce soit à Oakland, Brooklyn ou Durham. Sur la scène mondiale, des antagonismes sociaux et des insurrections d'envergure nationale ont éclaté, non pas à la suite d'une grève générale ou d'un « mouvement social », mais à la suite d'un seul acte de violence d'un policier contre le corps d'unE jeune. Les formes d'organisation et de prises de décisions, les réseaux sociaux et de communication, les cultures et traditions de résistance, les éthiques de prévenance et de solidarité ont tous été des facteurs importants à ces moments, mais les demandes de réformes et les partis *politiques* sont toujours davantage considérés comme de simples obstacles à franchir.

49 Les Jena 6 sont un groupe de six lycéens noirs accusés d'avoir frappé un de leur camarade blanc au lycée de Jena, Louisiane en 2006. Cette affaire a suscité des manifestations racistes dans l'établissement, comme l'apparition de nœuds coulants. Suite à une campagne de solidarité et à des manifestations ayant réuni jusqu'à 20 000 personnes, le chef d'accusation de tentative de meurtre, jugé excessif par beaucoup a été révisé. Les accusés sont toujours en attente de procès.

50 Troy Davis (1968-2011) a été condamné et exécuté pour le meurtre d'un policier en 1989, malgré une forte mobilisation internationale.

51 Trayvon Martin (1995-2012) a été tué par George Zimmerman, un membre d'un groupe de surveillance de voisinage qui le trouvait louche. Sa mort et l'acquittement de Zimmerman ont déclenché des émeutes.

52 En 2014, Michael Brown, âgé de 18 ans, a été tué par un policier à Ferguson, Missouri. Sa mort a déclenché la révolte de Ferguson.

Bibliographie (à compléter) :

Autobiographies

- Vera FIGNER, *Mémoires d'une révolutionnaire*.
- Emma GOLDMAN, *Un an au pénitencier de Blackwell Island*. <https://infokiosques.net/spip.php?article240>
- Marie GANZ, *Rebels !* <https://archive.org/details/rebelsintoanarcooferbgoog>
- KANNO Sugako, *Reflections on the way to the Gallows* (Réflexions sur le chemin de l'échafaud) in MIKISO Hane, *Reflections on the way to the gallows : Rebel women in prewar Japan*. (CIRA : Ba 518) <https://theanarchistlibrary.org/library/kanno-sugako-reflections-on-the-way-to-the-gallows>
- Rirette MAITREJEAN, *Souvenirs d'anarchie*. (La Digitale, 1988) (CIRA : Bf 473)
- *De Paris à Barcelone*. <http://www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article977>
- May PICQUERAY, *May la réfractaire*. (Jullian, 1979) (CIRA : Bf 291)
- Jeanne HUMBERT, *Le Pourrissoir*.
- *Sous la cagoule*.
- Clara GILBERT COLE, *Prison Impressions*. (poèmes)
<https://forgottenanarchism.wordpress.com/2016/04/07/prison-impressions-clara-gilbert-cole/>

Autobiographies

- Clara Wichmann, *La cruauté escorte le crime et la punition*.
- *Her recht tot straffen* (Le droit de punir), in *Mensch en Maatschappij, voordrachten van Clara Meijer-Wichmann* (CIRA : Anl 93)
- Marie Kügel, « Ne jugez point ! » *L'Ère Nouvelle* n° (CIRA: Pf 204)

Prisons bolchéviques

- Mollie Steimer, *Statement*. <https://forgottenanarchism.wordpress.com/2015/03/23/statement-by-mollie-steimer/>
- *Letters from Russian prisons* (CIRA : Ba 189)
- Ethel Carnie Holdsworth, poèmes originellement publiés dans *Freedom*.
<https://forgottenanarchism.wordpress.com/2015/08/23/poems-published-in-freedom-ethel-carnie-holdsworth/>

Histoire des luttes de femmes en prison

- Neal Shirley et Saralee Stafford, *Dixie Be Damned*. (AK Press, 2015)

Aujourd'hui

- *What about the rapists ? Anarchist approaches to crime and justice* (Dysophia, 2014) (CIRA : Broch a 28963)
- *Never alone : A zine on supporting prisoners by those on the outside* (ABC Bristol et Empty Cages collective, 2014) (CIRA : Broch a 28964)
- Walidah Imarisha, *Angels with Dirty Faces*. (AK Press, 2016)
- *Femmes trans en prison*. <https://infokiosques.net/spip.php?article864>
- *Captive Genders*. (AK Press, 2015 nouvelle édition)

Annexe 6 : A (W) Baader, *Dulce et decorum est*⁵³

Pliés en deux nous nous blottissons dans la crasse. Les chicots d'arbres, comme des dents cassées, noires et pourries dans la fumée asphyxiante de l'aurore ; ces sentinelles silencieuses observent notre retraite tremblante. Les hommes crachent du sang et des glaires, les poumons épuisés et lacérés par la fumée et le brouillard. Les jambes arquées, presque brisés, nous, au prix d'un effort insoutenable, tirons nos pieds l'un après l'autre de l'emprise gluante de la boue. Des brindilles calcinées et des ordures s'accrochent, comme des éclats d'os qui seraient arrachés à la Terre comme des échardes de nos chairs, à des jambes emmaillotées pour s'isoler du froid.

Nous marchons, petites silhouettes, dans ce champ de désolation qui semble sans fin et qui était autrefois une forêt verdoyante, nous quittons le front. L'idée d'un bref répit est la seule force qui peut nous faire continuer. Être, ne serait-ce qu'un instant, au repos lointain et dormir. Être seuls avec nos cauchemars. Seuls avec les cauchemars de l'esprit au lieu de ceux qui hantent le front. Si fatigués que certains dorment déjà en marchant, claudicants, poussés à la limite du sensible.

Noir et écarlate, le ciel s'illumine des éclats aveuglants qui nous font penser que les dieux fous, ceux qui nous ont poussés à aller toujours de l'avant, peuvent nous entrapercevoir. Mais ils sont aussi aveugles qu'aliénés et il y a trop d'hommes—il y a trop de feu et de fumée et de sang pour qu'ils se rendent compte que ce petit groupe d'hommes bat en retraite, qu'il renonce à leur lutte éternelle, à leur devoir sacré.

Les éclats stridents, les explosions, les pleurs et les hurlements. La terrible cacophonie du désespoir résonne tout autour d'eux. Derrière eux l'ennemi si semblable à eux-mêmes que toute différence entre les combattants est, en réalité, insignifiante, malgré les proclamations des dieux fous et de leurs prêtres. Nous nous étouffons dans la puanteur de merde et de peur qui s'installe au fond de notre gorge ; amuisant nos cris et nos gémissements.

Les noms sont les marqueurs dont nous faisons le deuil : John, le jeunôt, c'était un bon gars. Il va me manquer. Je connais les noms d'aucun de ceux avec qui je marche et ils ne connaissent pas le mien. C'est plus facile comme ça quand on tombe. On finit toujours par tomber. Car qu'est ce qui est plus doux que de tomber pour ce qui est honorable, hein ? Tomber pour les tambours des prêtres et la gloire des fous à l'abri de l'enfer qu'ils créent. La bestialité de leur canons qui crachent le feu et les flammes au-dessus de nos têtes, salves après salves qui se répondent—la mort et la souffrance se reflètent à l'infini dans le sang, la boue et la pisse de ce monde dans lequel nous rampons.

Quand un homme, devant, puis deux, s'effondrent le cri retentit—le souffle divin, le souffle divin ! Le masque fixés au visage, le monde rétrécit au bruit de mon propre souffle qui recouvre ma face. Sans masque, l'un d'entre nous essaie de courir, de grimper à un arbre brisé pour échapper à la mort invisible. Il échoue. Il tombe. Nous qui survivons continuons à marcher, jusque chez nous ou jusqu'à ce

53 .Titre emprunté en hommage au poème contre la guerre des tranchées du poète britannique Wilfred Owen. Référence à Horace : *Dulce et decorum est pro patria* « Il est doux et honorable de mourir pour sa patrie ».

qu'il reste comme souvenir de chez nous là-bas pour nous, petits guignols du théâtre de la haine insensée de nos maîtres. Nous marchons vers le rêve de fin que nous ont raconté les prêtres, vers la paix et la récompense.

Pendant des années nous revenons du front, pendant des années nous nous cachons du regard du dieu fou. Nous marchons à travers les forêts brisées et les fermes salées, les villes et villages réduites en ruines—la joie des futurs collectionneurs d'antiquités et de ceux qui voudraient justifier cette horreur. Nous marchons jusqu'à ce que la courbe du monde nous trahisse et finalement j'aperçois une rue que je reconnais—noircie des explosions du feu des dieux, lesquels je ne sais point, une rue où autrefois j'ai vécu, travaillé, joué, et soudain le mensonge se révèle. Il n'y a nulle part où nous en retourner. Les dieux fous ont tout détruit et veulent encore que nous nous battions, car c'est doux, et c'est honorable—pour rien d'autre que leur fierté et leur pouvoir. Pour ce qui est doux, pour ce qui est honorable—pour rien.

Bibliographie

Le Monde de l'édition

Atton, Chris. « Anarchy on the Internet : Obstacles and Opportunities for Alternative Electronic Publishing », *Anarchist Studies*, 4 (2), octobre 1996, p. 115-132.

Baron, Ava « Questions of Gender : Deskillling and Demasculinization in the US Printing Trade, 1830–1915 », *Gender & History* 1(2), avril 2007, p. 178-199, DOI: 10.1111/j.1468-0424.1989.tb00248.

Burr, Christina. « Defending "The Art Preservative" : Class and Gender Relations in the Printing Trades Unions, 1850-1914 ». *Labour/Le Travail*, 31, été 1993, p. 47-73.

Burr, Christina. « ‘That Coming Curse - The Incompetent Compositress’: Class and Gender Relations in the Toronto Typographical Union during the Late Nineteenth Century », *Canadian Historical Review*, vol. 74, n° 3, septembre 1993, p. 344-366. DOI: 10.3138/CHR-074-03-02.

Discepolo, Thierry. *La Trahison des éditeurs*. Marseille : Agone, 2011.

Ferguson, Kathy. “ Anarchist Printers and Presses : Material Circuits of Politics ”. *Political Theory*, 42(4), août 2014, p. 391-414. DOI: 10.1177/0090591714531420

Mollier, Jean-Yves. *Une autre histoire de l'édition française*. Paris : La Fabrique, 2015.

Murray, Simone Elizabeth. *Mixed Media: Feminist presses and publishing politics in twentieth-century Britain*. Doctorat de Philosophie, University College London, 1999.

Prosper, Martine. *L'Édition, l'envers du décor*. Fécamp : Lignes, 2009.

Schiffrin, André. *L'Édition sans éditeurs*. Paris : La Fabrique, 1999.

Schiffrin, André. *Le Contrôle de la parole*. Paris : La Fabrique, 2005.

Schiffrin, André. *L'Argent et les Mots*. Paris : La Fabrique, 2010.

Vigne, Éric. *Le Livre et l'Éditeur*. Paris : Klincksiek, 2008.

Withers, Debi. « Anarcha-feminist process and publishing in Ireland : The RAG Collective », *Anarchist Studies*, vol. 19, n° 1, 2011, p. 9-22.

Planté, Christine et Thérenty, Marie-Eve (dir.). *Masculin/Féminin dans la presse du XIX^e siècle*, [actes du] colloque international et pluridisciplinaire, Lyon, 24-26 novembre 2010. Lyon : Presses

universitaires de Lyon, 2014.

Questions d'organisation

« *Do it yourself, techniques et philosophie* », *Non Fides*, avril 2013

“ Thèses sur la communauté terrible ”. *Tiqqun*, n°1, 2001.

Hein, Fabien. *Do it yourself! Autodétermination et culture punk*. Neuvy-en-Champagne : Le Passager clandestin, 2012.

Legendre, Bertrand et Abensour, Corinne, *Regard sur l'édition*. Paris : Ministère de la culture et de la communication, 2007. 2 vol. I. *Les petits éditeurs. Situation et perspectives* - II. *Les nouveaux éditeurs (1988-2005)*

Centre international de recherches sur l'anarchisme (CIRA) (dir.). *Refuser de parvenir : idées et pratiques*, Paris : Nada, 2016.

Freeman, Jo. « The Tyranny of Structurelessness » et Cathy Devine. « The Tyranny of Tyranny » in Dark Star Collective (Dir.), *Quiet Rumours : an anarchy-feminist reader*, Oakland : AK Press, 2011.

Enckell, Marianne. *Le Refus de parvenir*. Montpellier : Indigènes, 2014.

Stevens, Annick. « Tentative de compréhension du cas des éditions Agone » in *Réfractions*, n°31, automne 2013, p. 93-105.

Historiographie et construction des savoirs

Greenway, Judy. « (Re)membering women and (re)minding men : the gender politics of anarchist history ». Présenté lors de la conférence annuelle de la Political Studies Association à Édimbourg, avril 2010. < <http://www.judygreenway.org.uk/wp/the-gender-politics-of-anarchist-history-remembering-women-reminding-men/> > (consulté le 29.04.2016)

Haraway, Donna. « Situated knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n°3, automne, 1988, p. 575-599

Kinna, Ruth (dir.). *The Bloomsbury companion to Anarchism*. Londres et New York : Bloomsbury academic, 2014.

Shirley, Neal et Stafford, Saralee. *Dixie be damned : 300 years of Insurrection in the American South*. Oakland : AK Press, 2015.

Turcato, Davide. *Making sense of anarchism*. Londres : Palgrave-MacMillan, 2012.

Sur les femmes anarchistes

Hélène Bowen Raddeker « Anarchist women of Imperial Japan : Lives, subjectivities, representations », *Journal of Anarchist Studies*, vol. 24, n° 1, 2016 p. 13-35

Pereira, Irène. « Féminisme, anarchisme et fédéralisme. L'exemple de l'organisation Alternative libertaire entre 2006 et 2012 », *Modern and Contemporary France* , vol 24, n° 2, mai 2016, p. 193-206.

Witkop, Milly, Hertha Barwich, Aimée Köster et al. *Der Syndikalistische Frauenbund*. Münster : Unrast, 2007.